

Pourquoi Pas?

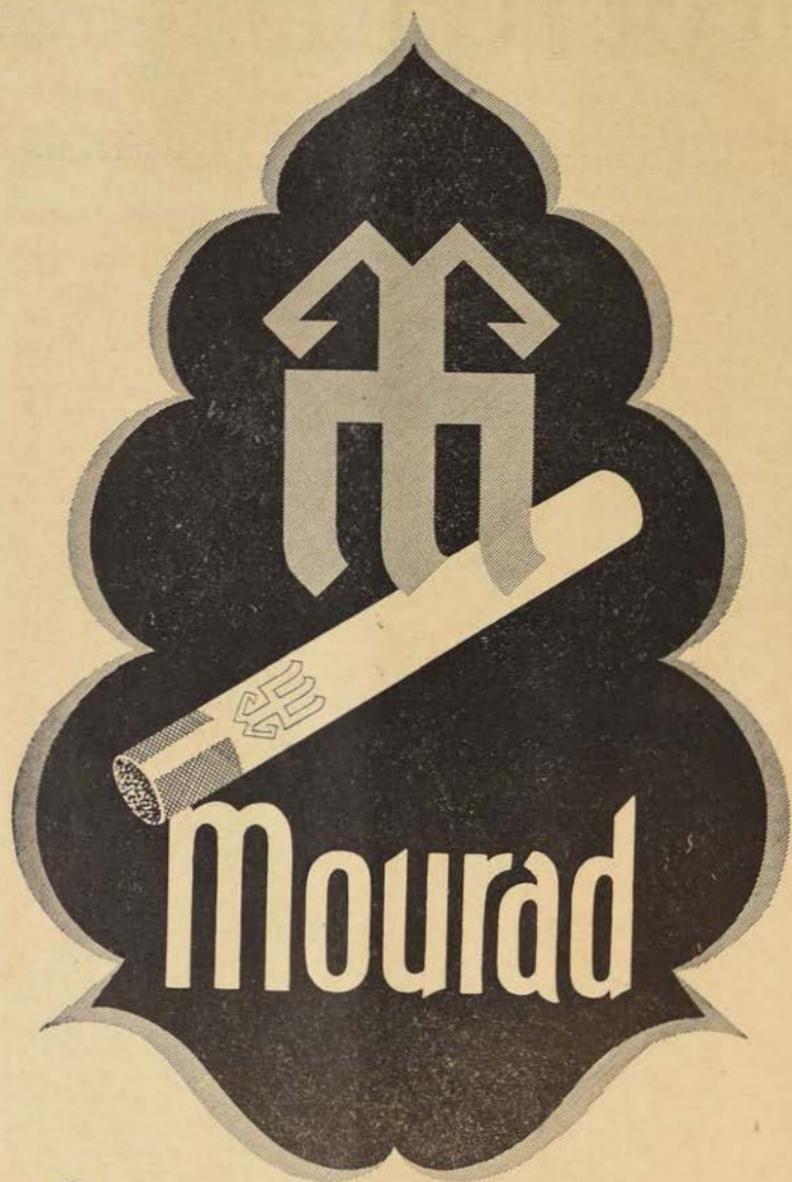
GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



Simon SASSERATH

Président de la Ligue Nationale pour la Défense de la langue française, etc.



„Douce comme un matin d'Orient“

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlesmont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N°s 187,83 et 293,03
	Belgique	42.50	21.50	11.00	
	Congo et Etranger	51.00	26.00	13.50	

SIMON SASSERATH

A toutes les époques il y a un type de l'homme qui arrive sinon de l'arriviste. Autrefois ce fut le courtisan subtil, aux époques héroïques le militaire brave et roublard, de nos jours c'est l'avocat ou le financier; les deux carrières se rejoignent d'ailleurs. Simon Sasserath, notre homme du jour, qui préside en temps ordinaire la Ligue Nationale pour la Défense de la Langue Française et différentes autres Ligues et Sociétés wallonnes, bienfaites et libérales, qui présida il y a quelques semaines le grand concours international des Sociétés dramatiques d'amateurs et qui préside aujourd'hui ce congrès de droit pénal, qui réunit une quantité d'éminents juristes internationaux, est un type assez réussi de l'avocat arrivé. Nous disons arrivé; non pas arriviste, mot qui a pris on ne sait trop pourquoi un sens péjoratif, on ne sait pourquoi; car si personne ne veut être qualifié arriviste tout le monde veut arriver ou être arrivé. Il y a là une assez jolie hypocrisie sociale.

Toujours est-il que son histoire est de celle qu'il est bon de raconter aux petits garçons qui veulent faire leur chemin dans le monde.

Dès son berceau, lequel se trouvait situé à Verviers, ville frontière et pour cela ultra-wallonne, Simon Sasserath était-il marqué du signe du destin? Nous ne savons. Mais ses biographes assurent que dès son âge le plus tendre, il eut la passion de parler en public; peut-être tournait-il déjà d'agréables compliments à sa nourrice. Il eut aussi la passion de fonder des sociétés; il n'avait pas fini d'user ses culottes sur les bancs de l'Athénée, qu'il créait déjà un cercle de jeunes gens le « Logs Cercle », dont les membres s'exerçaient à l'éloquence en exposant devant un public de jeunes, c'est-à-dire le moins indulgent du monde, un sujet quelconque, un de ces sujets que l'on choisit quand on n'a pas vingt

ans; l'origine du langage, le darwinisme, le socialisme ou l'existence de Dieu. Naturellement Simon Sasserath était le Président du « Logs Cercle »; on a ou on n'a pas la vocation de la présidence; Simon Sasserath l'a; c'est incontestable.

Quand on a commencé une carrière d'orateur dès l'Athénée, on la poursuit tout naturellement à l'Université; Simon Sasserath, tout en potassant son droit, donna d'innombrables conférences, dans tous les cercles d'étudiants et principalement au cercle des Etudiants libéraux de Liège dont il fut l'âme et... le président. Quand on est animé d'un tel amour de la parole et de la présidence, Verviers et même Liège font l'effet d'un trop petit théâtre. Il faut Bruxelles, sinon Paris.

A peine eut-il conquis son diplôme de docteur en droit, Sasserath prit donc le train pour Bruxelles et l'on vit un soir d'octobre débarquer à la gare du Nord un jeune homme totalement inconnu dans la capitale, ne possédant aucune relation mais bien décidé à s'en faire. Ce siècle avait quatre ans. La peine de cent sous n'était pas un mythe et personne ne s'inquiétait du cours de la livre...

Un jeune provincial qui arrive dans sa capitale avec peu d'argent et beaucoup d'ambition c'est toujours un spectacle émouvant, c'est du romanesque en perspective. A vingt ans, tous les futurs notaires sont plus ou moins poètes. Mais Sasserath ne concevait la poésie que juridique et politique. Il arriva devant le Palais de Justice et tel Rastignac devant Paris, il dit: « A nous deux ». Il faut dire que le Sasserath de ce temps-là n'avait pas la touche que le crayon de Ochs, portraitiste sans indulgence, lui a donnée. Dans la crainte de ne pas paraître assez sérieux, et Dieu sait pourtant s'il l'était, il s'était fait la tête d'un magistrat de l'ancien régime; moustaches et menton rasés, figure encadrée de côte-

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

*DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETE*

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison **VAN ROMPAYE FILS** SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

Le Remède Souverain



— Docteur ! Je suis neurasthénique.
— Le JEAN BERNARD-MASSARD n'est
pourtant pas fait pour les chiens.

JEAN BERNARD-MASSARD
Grand Vin de Moselle champagnisé
GREVENMÄCHER-SUR-MOSELLE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

AUTOMOBILES

CHENARD & WALCKER

10.11.15.16/23 C.V.

18, Place du Châtelain, Bruxelles

Dancing SAINT-SAUVEUR

le plus beau du monde

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg



BRUXELLES

Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

telles; il est très bien aujourd'hui mais il était mieux de ce temps-là. En le voyant pas un plaideur qui ne se dit: « Voilà un jeune maître qui doit avoir les faveurs de Thémis ». Et le fait est que notre jeune Verviétois emporta à la hussarde la sympathie de cette respectable dame. Stagiaire de Fernand Coq, il n'avait pas six mois de barreau qu'il plaidait sa première affaire d'assises et remportait son premier acquittement. Son goût de l'éloquence devait naturellement l'entraîner vers le criminel plutôt que vers le civil; aussi de l'étude de M^e Coq passa-t-il à l'étude de Paul Janson qui le prit en affection et dont il resta le collaborateur jusqu'à la mort du grand avocat. C'était un maître incomparable que Paul Janson et pour un jeune avocat c'était une véritable bonne fortune que de plaider aux côtés de ce patron généreux qui avait trop de talent et trop de cœur pour ne pas chercher à mettre en valeur tous ceux qui travaillaient avec lui. Tout jeune encore Sasserath plaïda à côté de Paul Janson plusieurs affaires retentissantes parmi lesquelles l'Affaire De Péron, l'ancien directeur de la colonie d'aliénés de Merxem et devant la Cour l'affaire du naufrage du Navire Ecole où Sasserath défendait la mémoire du Commandant Fourcault; il fit réformer le jugement qui rendait ce malheureux officier responsable du désastre. En quelques années le jeune Verviétois, tout en restant fidèle au patelin natal (puisqu'il était Président... naturellement du Cercle Verviétois de Bruxelles) était devenu quelqu'un dans le couloir de première instance et ayant dit au Palais de Justice: « A nous deux », il avait tenu parole.

Il était entré dans la place; il y jouait un rôle; il était si bien adopté par le barreau bruxellois qu'on le blaguait régulièrement dans toutes les revues du jeune barreau au point de devenir le point de mire des brocards des confrères: c'est la Gloire.



Mais le Palais a des annexes où un jeune avocat désireux de se pousser dans le monde se doit à lui-même de pénétrer à son tour: l'Université, l'Association politique, le Conseil communal, la Chambre.

L'Université, notre Sasserath y pénétra à force de travail; auteur de nombreuses monographies juridiques parues dans les revues, directeur de la Revue

de Droit pénal et de Criminologie qui, ayant fusionné avec les archives de médecine légale, est devenue sous son impulsion la plus importante revue de criminologie en langue française, fondateur de l'Union belge de droit pénal, il professa pendant dix ans le cours de droit civil à l'Université nouvelle; c'était le temps où l'Université libre et l'Université nouvelle se regardaient comme deux chiens de faïence. Dans la vieille maison de Verhaegen on considérait la maison d'en face fondée à la suite des incidents Reclus, comme une concurrence déloyale. Dans tous les cas on tenait ceux qui y professaient pour des gens pas sérieux; cependant Sasserath, homme sérieux s'il en fut, lui demeura obstinément fidèle; il savait bien que la réconciliation se ferait un jour. Elle s'est faite après la guerre: l'Université nouvelle a fait place à l'Institut des hautes études de Belgique et Sasserath y professe toujours: il donne un cours sur le droit de la femme et un cours de criminologie.

???

En Belgique et peut-être aussi dans d'autres pays il est à peu près indispensable pour un avocat de faire de la politique; mais Sasserath avait trop la vocation de la Présidence et de l'éloquence pour ne pas en faire par goût et naturellement il suivit la carrière comme on doit la suivre, selon les règles, selon la filière. En 1900 déjà il reconstituait dans sa ville natale la jeune garde libérale qui pendant la longue éclipse du parti était tombée en sommeil; durant ses années d'études universitaires il participa à toutes les campagnes électorales, parlant à toutes les réunions, illustrant de sa prose toutes les gazettes éphémères par lesquelles les candidats attendent d'éclairer l'opinion. Il n'a pas cessé depuis. Mais c'est peut-être dans la vie politique du moins telle qu'elle est organisée dans notre pays que la prudence est la plus nécessaire; malheur à qui montre trop d'impatience; malheur à qui veut brûler les étapes; le coureur trop pressé est entouré de petits camarades qui se chargent de jeter des pelure d'orange sous ses pieds. Sasserath s'était fait une situation au barreau et dans les ligues wallonnes était très surveillé et puis en politique, surtout sous le régime de la représentation proportionnelle, on n'avance guère qu'à l'ancienneté. Pendant vingt ans cet avocat politicien qu'on voyait dans tous les meetings et qui était l'animateur de plusieurs associations importantes ne brigua aucun mandat; ce n'est qu'en 1921 que « cédant aux instances de ses amis » il se présenta à la fois à la Chambre et au Conseil communal d'Ixelles. Mais on n'entre pas comme cela à la Chambre tout de go; à la Chambre il n'eut qu'une suppléance, bien qu'il eût obtenu trois mille voix de préférence grâce à son attitude nettement anti-flamingante. Au Conseil communal, il fut élu, grâce aussi aux voix de préférence.

C'est qu'aussi bien devant le Collège électoral de l'arrondissement de Bruxelles que devant les électeurs communaux d'Ixelles, Sasserath représente le wallonisme intégral. S'il a voulu conquérir Bruxelles, il n'a jamais ni oublié, ni renié sa bonne ville de Verviers. Il fut dès l'origine du mouvement de résistance au flamingantisme, Président du Cercle Verviétois; il fut de tous les congrès d'amitiés françaises. Mais ici son rôle ne se borna pas à un rôle d'orateur. Trop longtemps et trop souvent la résistance au flamingantisme a pris chez nous une forme oratoire et dinatoire. On se réunit en un congrès ou en un banquet; on proclame la supériorité de la langue française; on porte le toast à la République; on célèbre la grande sœur latine; on vitupère le séparatisme flamingant et puis chacun s'en retourne à ses petites affaires, de sorte que les flamingants qui font de la politique active, et de la propagande méthodique remportent victoire sur victoire. Sasserath fut des premiers sinon le premier à donner à la résistance wallonne une organisation; il est un des fondateurs de la Fédération des Sociétés wallonnes de l'agglomération bruxelloise et avec son ami Raoul Engel, le fondateur de la Ligue Nationale pour la Défense de la Langue française.

Une noble émulation règne parmi toutes ces sociétés francophiles: Amitiés Françaises, Amis de la Langue Française, Association Internationale pour la Défense de la Langue Française. De toutes, la Ligue Nationale est peut-être celle qui fait le moins de bruit, mais elle fait beaucoup de besogne.

Elle organise des conférences, certes, et comme ses émules, nous fait voir de temps en temps la tête de quelque illustre écrivain français; elle eut ses journaux, l'Anti-Flamingant, puis la Nation, que Sasserath pendant quelque temps rédigea presque tout seul; mais ce n'est pas à cela qu'elle borne son activité; dès la fondation ses dirigeants s'étaient dit qu'il fallait avant tout toucher le grand public, le public populaire, celui qui ne va pas aux conférences et que la parole de M. Claude Farrère ou de M. Robert de Flers laisse profondément indifférent. Une de ces premières manifestations fut de publier l'indicateur des chemins de fer français par opposition à l'indicateur bilingue que l'Administration voulait imposer. Cette publication eut un succès énorme; on en tira et on en vendit deux cent vingt-cinq mille exemplaires, tandis que le *Train-Boek* officiel allait moisir dans les greniers. La rage de l'Administration fut énorme; on réunit les conseils juridiques du gouvernement; on demanda l'avis d'une quantité d'avocats; on parla même de déposer un projet de loi réservant à l'Etat le monopole de l'indicateur et Dieu sait jusqu'où l'on serait aller si la guerre n'était arrivée. En 1919 l'Administration jugea plus prudent de laisser tomber dans l'oubli l'indicateur bilingue; Sasserath et la Ligue avaient obtenu gain de cause.

La guerre désorganisa quelque peu la Ligue. Mais elle se reconstitua aussitôt après la victoire, d'abord sous la présidence de M. Anciaux puis sous celle de M. Brachet. M. Raoul Engel dont nous reparlerons quelque jour en fut le dévoué secrétaire et réalisant une idée qu'il avait eue avec Sasserath il organisa dans les campagnes flamandes des cours gratuits de français qui obtinrent le plus grand succès auprès des populations auxquelles ils s'adressent et qui répandent parmi le vrai peuple la connaissance et l'amour de la langue française. Redevenu président après le départ de M. Brachet, M. Sasserath qui a complètement réorganisé la Ligue a encore intensifié cette propagande. Sasserath est non seulement un président qui préside, c'est un président qui travaille. Il travaille partout: il travaille au bureau; il travaille à l'Institut des Hautes Etudes; il travaille au Conseil communal; il travaille à la Ligue; il travaille, il travaille, il travaille...

Cela on ne le lui reprochera jamais. Mais on lui reproche quelquefois de trop présider. « Sasserath, Sasserath, toujours Sasserath. En voilà un qui sait se pousser dans le monde », disent les bonnes gens modestes et tranquilles qui dédaignent l'ambition... parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Evidemment M. Sasserath est d'une autre catégorie; il entrera peut-être moins facilement au paradis. Mais un pays où les bonnes gens modestes et tranquilles parviennent à imposer aux autres leur modestie et leur tranquillité est un pays qui meurt. Un pays qui vit c'est un pays qui compte beaucoup d'ambitieux du genre de Sasserath, d'ambitieux de faire quelque chose d'utile et de laisser une œuvre après soi. Ajoutons au surplus que ce président universel est le plus serviable des hommes.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

Pour les lainages.

Les paillettes Lux sont spécialement appropriées pour le lavage de tous les vêtements en laine. Si donc vous voulez conserver vos lainages souples et doux, ne les lavez qu'au





A Monsieur le Vainqueur du Tour de France LUCIEN BUYSSE

Monsieur,

Nous vous félicitons comme il sied. Et puis, nous ne nous étions plus : quel que soit le vainqueur, quelle que soit sa nationalité, nous savons que la Belgique est la fournisseuse des muscles cruraux et fessiers les plus réputés, les plus solides du monde entier. La grande épreuve cycliste qui entoure la France de sa cohorte bigarrée, tous les ans, a démontré la précellence du Belge. Le Belge est le type le mieux construit depuis la ceinture jusqu'au sol. On n'a rien vu de mieux dans l'Antiquité. Il nous resterait à perfectionner le Belge depuis la ceinture jusqu'au sommet du crâne et nous aurions fabriqué alors l'homme le plus admirable qu'on puisse concevoir. Je suppose qu'à la tête de M. Jaspard et à son torse avantageux on puisse ajouter votre arrière-train, Monsieur, ou que, sur votre arrière-train on puisse placer le torse avantageux et la tête de M. Jaspard, et voilà qui serait parfait ! Mais ce sont des regrets stériles. Il y a probablement incompatibilité d'humeur entre l'encéphale et le fessier ; on ne s'entend pas dans ce secteur, et il faut bien que nous l'admettions.

Cependant, laissant ces regrets stériles, nous constatons que, tous les ans, la même attention de l'Europe se porte au Tour cycliste de France, et aussi à la Belgique. Je ne sais pas si on nous prêterait jamais beaucoup d'argent sur nos chemins de fer. Que diable ! ne pouvons-nous mettre en gage chez les banquiers américains tous les fessiers de nos cyclistes ? Voilà des moteurs bien extraordinaires. Et c'est peut-être ce qui prouve l'excellence de la grande épreuve du Tour de France. Certes, tant de forces, tant d'énergies utilisées jusqu'à la souffrance paraissent du gaspillage quand on songe à tout ce dont nous avons besoin. Si ces cyclistes, par exemple, travaillaient dans les champs de France à faucher le blé, alors qu'il faut avoir recours à une main-d'œuvre exotique, ne seraient-ils pas plus utiles ? Si vous-même, Monsieur, en Belgique, donniez quelques coups de main à ceux qui veulent débarrasser le char de l'Etat, n'auriez-vous pas accompli une besogne supérieure ?

Il n'y a pas si longtemps, dans un article qui fut remarqué, comme tous les articles qu'il écrit, M. Pierre Mille témoignait sa satisfaction qu'au milieu des ennuis et des douleurs de la France, M. l'abbé Henri Bremond, de l'Académie française, avait soulevé le problème de la poésie pure, une poésie difficile à définir, dont on peut plus facilement constater qu'elle est que de dire ce qu'elle est. Elle est, en dépit du sens, en dépit des mots, elle est par un mystère indéfinissable. C'est ainsi que le plus beau vers de la poésie française serait : *La fille de Minos et de Pasiphaë*. C'est un vers qui ne signifie pas grand-chose. Hugo connaissait le secret de cette poésie insignifiante

et, en même temps, si profonde. Il inventait même des mots, uniquement pour le plaisir de rapprocher des syllabes. Il écrivait, par exemple :

Tout reposait dans Ur et dans Jerimadeh.

Et comme des braves gens cherchaient où diable avait pu se trouver, au pays de la Bible, la ville de Jerimadeh, on put leur faire remarquer que Jerimadeh pouvait s'écrire simplement : « J'ai rime à deh ». Hugo avait tout bonnement créé un mot parce qu'il avait besoin d'une rime en « deh ». Et M. Pierre Mille admirait ce don de la France d'échapper à des préoccupations sinistres pour se préoccuper des problèmes les plus subtils, les plus élégants, les plus littéraires.

Eh bien ! la Belgique est dans le même cas. Il est vrai que son dérivatif est d'un autre genre. Elle ne s'intéresse pas à la fille de Minos et de Pasiphaë, ni même aux collines qui ont des lis sur leurs sommets, ni au « souffle de la nuit flottant sur Galgala ». Elle se passionne pour la course cycliste. Voilà ce qui a pu, un moment, nous détourner de la préoccupation de la livre, de l'inflation et de la dictature.

Nous en concluons, Monsieur, que nous sommes un grand peuple. Nous en concluons que vous êtes un bien-faiteur social. Le développement du Belge, tout au moins depuis les pieds jusqu'à la ceinture, en attendant le restant, a une importance que nous pouvons qualifier non pas de capitale, mais disons nettement de fondamentale. Votre gloire sportive nous vaut, tout au moins jusqu'à la ceinture, la considération des peuples circonvoisins.

C'est à vous que nous devons tout cela, Monsieur, avec l'oubli momentané de nos ennuis, et nous tenons à vous en remercier.

Pourquoi Pas ?



Espoirs et inquiétudes

Il y a quelque chose de changé dans l'atmosphère belge depuis huit jours. On a l'impression que le gouvernement travaille, qu'on remonte la pente. Ce n'est guère qu'une impression, mais en ces temps-ci, l'impression est une chose énorme. Signe des temps : il a suffi que la Chambre abdiquât une partie de ses pouvoirs pour que son prestige s'accrût.

Et ce qui contribue à cette impression d'espoir, c'est par comparaison, ce qui se passe en France, où la Chambre semble avoir été prise d'une crise de folie. Le geste théâtral de M. Herriot culbutant le ministère du haut de son fauteuil présidentiel, la constitution d'un cabinet où l'on semble avoir collectionné de partis, pris les plus déconsidérés des politiciens, le franc qui tombe avec un

rapidité catastrophique, la foule qui, lasse d'être bernée par ses mauvais bergers manifestés, tout contribue à inquiéter grandement tous les amis de la France.

Voilà la situation curieusement retournée : il y a quelques semaines, on disait à Paris : « Comme en Belgique » avec un dédain assez justifié, d'ailleurs : c'était au temps de M. Janssen. Maintenant, on dit : « Comme en Belgique ! » avec admiration et une nuance d'envie.

La roue tourne...

Les montres et pendules « JUST »
donnent l'heure « JUST »
En vente chez les bons horlogers

Le parlementarisme pur

Le régime politique français, c'est le parlementarisme à l'état chimiquement pur : il est en train de démontrer lui-même son impuissance.

Le ministre Briand-Caillaux n'inspirait qu'une médiocre confiance, il était tout de même trop paradoxal de confier le soin de sauver les finances publiques à un homme dont le moins qu'on en disait, c'est qu'il était aventureux, de faire une sorte de pseudo chef du gouvernement d'un homme politique condamné par la Haute-cour et de confier les pleins pouvoirs à l'auteur de ce harnant projet d'étranglement de la République qu'on appelle le Rubicon. Il était donc assez naturel qu'il succombât ; mais à qui confiera-t-on le soin de le remplacer ? A M. Herriot, l'homme qui en est à son quatrième ataqe ministériel, l'homme de l'inflation déguisée, l'homme qui fait le plus peur à l'épargne. Et qui songe-t-on à lui adjoindre ou à lui substituer, en cas d'échec ? M. Poincaré, l'homme qui, ayant remporté la victoire de la Ruhr, n'a pas su en profiter, l'homme qui, de l'aveu unanime, est responsable des élections du 11 mai. C'est à croire qu'en démocratie, il est bien moins dangereux d'échouer que de réussir.

Tout ce petit jeu paradoxal et vain qui consiste à s'échanger de mois en mois tous les hommes politiques interchangeables, trahit l'impuissance totale de ce parlement sans majorité et qui ne sait pas ce qu'il veut. Et le public commence à se lasser, malgré l'extraordinaire tonie dont il est estrappé : il se met à manifester sa mauvaise humeur. On a sifflé M. Herriot quand il sortait de la Chambre, et la police a été obligée de disperser une vile manifestation hostile. Cette Chambre se trouve peu près dans la même situation que les Cinq-Cents à la veille de Brumaire. « Gare au général vainqueur ! », disent les gens qui ont des souvenirs historiques. Mais en fait de généraux vainqueurs, il n'y a plus que de vieux aréchaux qui ont beaucoup à perdre. Disons plutôt : Gare à l'aventurier résolu ! »

e Pont au change...

Le vieux pont de Paris qui porte ce patronyme a eu une frère à Bruxelles. Le pont du 21 juillet s'appellera à effet ainsi, puisque la Bourse n'a coté que livres et dollars et que M. Herriot, par sa seule présence sur ce pont où les changes dansent en rond, a envoyé la livre dans les étoiles. Pour oublier les soucis de l'heure, d'heureux mortels bouclent leurs malles, d'autres vont au cirque : les premiers verront peut-être le cirque de Gavarnie, mais les seconds verront certainement le cirque du diable, le film à sensation du Cæso.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Le Traité Hollando-Belge

Il résulte de l'examen en commissions du projet de traité hollando-belge soumis à la ratification de la Seconde Chambre des Pays-Bas, que ce traité sera rejeté.

Alors, quoi ? Il faudra envoyer en Hollande Arthur Rotsaert avec un bateau à moteur armé d'une canardière, le seul engin de guerre maritime que nous possédions encore depuis la suppression de notre flottille de torpilleurs. Nous ne voyons plus d'autre moyen de mettre les Bataves à la raison. Si c'est comme cela qu'ils nous récompensent de l'hospitalité que nous leur offrons dans les Ardennes à raison de un florin et vingt-cinq cents par jour !

HUY. Pensionnat de 1er ordre. Ecole moyenne et athénée. Direct. : L. DELSAT.

La diplomatie de Rotsaert

Les gens sérieux ont haussé les épaules quand on leur a parlé de Rotsaert, nouveau docteur Jameson destiné à briser l'Orange sur l'arbre de la liberté, comme ça se chantaient jadis.

Pourtant, qu'est-ce qui ressort des débats en sections, à la Seconde Chambre de La Haye ? Ceci : « Le traité tel qu'il est présenté aujourd'hui aurait été voté d'emblée en 1919. On était alors sous le coup de la campagne annexionniste belge. La Reine multipliait ses tournées en Flandre zélandaise et dans le Limbourg pour stimuler le loyalisme de ses fidèles sujets menacés par l'impérialisme belge. Il s'agissait de sauver deux provinces, trois cent mille citoyens néerlandais. Cela valait bien quelques petites compensations comme de permettre aux navires de guerre de se promener librement sur l'Escaut, et le creusement de deux ou trois canaux, dût le port de Rotterdam en souffrir. Mais nous sommes en 1926. Il n'y a plus l'apparence d'une menace annexionniste, d'une violence qui pourrait être exercée à notre égard. Et nous irions renoncer à nos droits régaliens sur nos eaux territoriales, nous souffririons qu'Anvers fasse la concurrence à Rotterdam pour les beaux yeux de ces sales Belges — die Rot-Belgen — ces émeutiers que nous détestons ! Jamais ! »

Ainsi se résume l'opinion du Parlement néerlandais. Or, qu'est-ce que cet annexionnisme qu'en 1919 les Hollandais prenaient si fort en sérieux ? C'étaient les cortès du C. P. N., les discours de Pierre Nothomb : c'était Rotsaert, le lieutenant Rotsaert, qui s'en faisait fort, avec quelques partisans dévoués, de nous rendre le Limbourg, les bouches de l'Escaut et d'aller à La Haye dicter nos conditions. On a beaucoup blagué Rotsaert : on a eu tort. Le véritable atout que nous avions dans notre jeu, c'était Rotsaert et ses habéleries. On l'a laissé tomber. Voyez le résultat.

LA PANNE-SUR-MER
Hôtel Continental Le meilleur

Annexionnisme

En attendant, des agences de voyage proposent aux Hollandais une randonnée de cinq jours en auto-car dans les Ardennes belges, déplacement, hôtels, nourboires, visites aux curiosités, tout compris, pour dix-huit florins.

Comme ce sont des Hollandais de seconde et même de troisième zone, ils ne font aucune dépense de luxe, vivent nos magasins du nécessaire, mangent notre pain blanc et empêchent le Belge moyen, faute de place et à cause de la hausse des prix, d'aller passer huit jours de vacances sur les bords de l'Ourthe ou de la Semois ! Et qui donc nous parlait d'annexionnisme ?

Le cours de la livre

Notre gouvernement s'est décidé à agir énergiquement pour arrêter la baisse du franc ; sur un ordre, le parquet a mis l'embargo sur les achats de livres et de dollars auxquels se livraient inconsidérément une population affolée ; il faudra justifier, à l'aide de toutes sortes de paperasses plus ou moins officielles, que les livres et les dollars susdits doivent servir à payer des marchandises achetées à l'étranger.

L'effet logique et naturel de semblables mesures, rendant plus difficile l'achat de la bienheureuse monnaie américaine devrait d'en faire augmenter le prix ; mais la logique est ce qui règle le moins les actions des hommes ; il suffit, pour contenter l'opinion, que l'on fasse quelque chose, et quand ce ne serait qu'appliquer une emplâtre sur une jambe de bois, cela produirait l'effet moral désiré.

Du reste, on peut parfaitement concevoir que les mesures annoncées rendront l'achat clandestin des valeurs étrangères plus onéreux, en même temps que baissera le cours officiel des échanges autorisés.

Et c'est ce qui s'est produit.

Le moyen employé par le gouvernement est légèrement empirique, mais il est de nature à rassurer l'opinion : c'est tout ce qu'on lui demande. Et il aura eu cet effet équitable et moral d'infliger des pertes sensibles aux spéculateurs malfaisants qui avaient acheté sans nécessité la livre et le dollar au plus haut de leur ascension.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borghal, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

Le savetier et le financier

Rien n'est plus d'actualité que cette charmante fable. Le premier résultat de ces soubresauts du change, c'est que tout le monde s'est mis à spéculer. Les braves gens qui avaient quelques milliers de francs en banque, ou même à la Caisse d'Epargne, ont appris l'argot de Bourse. Ils ont voulu « se couvrir » et ils se sont mis à acheter des titres, des titres qui haussaient ou baissaient au gré du caprice de la Bourse. Ils avaient l'impression que cela sursautait moins que la monnaie nationale. Le résultat, c'est qu'ils ont perdu le sommeil. Ils sont penchés sur la cote de la Bourse, et comme ils n'ont pas l'habitude, ils s'affolent à la moindre variation des cours. Le jeu, à la Bourse, a rendu, dans beaucoup de ménages, le repos familial insupportable. « Ah ! le beau temps où nous vivions d'un modeste traitement, Monsieur ! », soupire Madame, tandis que Monsieur compulse fiévreusement l'*Echo de la Bourse*. Qu'elle lise *Le Savetier et le Financier*. Si elle aime les beaux vers, ça la consolera.

DUPAIX, Tailor, 1er ordre
27, rue du Fossé-aux-Loups

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Responsabilités

Elle est bien bonne. Avec des intentions auxquelles nous rendons hommage, nous pouvons dire que ce sont les socialistes qui nous ont mis là où nous en sommes. Disons que la faute en est à leurs générosités. Quand le moment était de prêcher la grande pénitence pour tous, ils ont annoncé aux travailleurs la récréation. Certes, il est bon, il est juste, il est sain que le travailleur ait du loisir et qu'il soit payé le plus largement possible. Mais

tous ces nobles désirs se heurtaient à des réalités dont on n'a pas voulu tenir compte. Et puis, on s'est prêté à ce jeu d'une revanche qui n'est pas sans justice : accabler le bourgeois, libérer le travailleur. C'était bien, après tout son droit sinon son temps, à celui-ci. Mais les faits sont les faits. Il y a des lois dites d'airain et la catastrophe dont nous sommes, ou, si vous voulez, dont nous étions menacés, aplatisant d'abord le bourgeois, ne tarderait pas ensuite à aplatiser l'ouvrier et celui-ci écoperait, il peut-être plus durement, demain ou après-demain, que ses anciens patrons.

C'est ce dont les socialistes éclairés se sont rendu compte : mais il est difficile de crier à temps : « Gare ! » à un ouvrier, qui se demanderait si on se moquait de lui. De tout cela, des gens intelligents comme Vandervelde et Wauters se rendent parfaitement compte. Ils ont été emportés par leur générosité, ou ils n'ont pas voulu tenir compte des faits. Ils les constatent, et ils constatent la puissance des faits. Que faire ? Il faut faire machine arrière, tout au moins provisoirement. Il faut prendre des responsabilités. Qui devrait donc les prendre, sinon les socialistes conscients, intelligents et dignes ? Les mesures dictatoriales prises par eux froisseraient moins l'ouvrier qui ne leur a pas encore enlevé sa confiance. Et voilà qu'on passe ces responsabilités au Roi, oui ! au Roi, tout simplement. Le prestige du Roi demeure considérable. C'est, on peut le dire, une suprême ressource dans une Belgique qui aurait besoin de ce concentrer, de se retrouver elle-même avec son âme des jours d'inquiétude et d'héroïsme.

Fallait-il engager le prestige du Roi ? C'est une question. Mais il nous semble qu'il eût été plus noble, de la part des socialistes, d'aller nettement au peuple, à leur peuple, de dire ce qu'il fallait dire, et de décréter ce qu'il fallait décréter.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

Un beau travail

est obtenu avec la machine à écrire « Demontable »
6, rue d'Assaut, à Bruxelles.

Le bon citoyen

Voyez-vous les mamours qu'on fait, en France, en tapinois, aux citoyens qui ont gardé de l'or, à ceux qui n'ont pas porté leur or, pendant la guerre, à la caisse de l'Etat, en échange de quoi ils auraient obtenu un certificat de bonne conduite ? Ils ont gardé leur or, ces gens là. Eh bien ! si maintenant ils consentent à le confier à l'Etat, ils auront non seulement le certificat de bonne conduite, mais aussi une prime sérieuse. Ce sont eux qui seront désormais les bons citoyens. Et ne croyez-vous pas que, d'ici peu de temps, les bons Belges ce seront ceux qui, ayant mis leur capital à l'étranger, auront eu bien soin de ne pas le mettre à portée des mains griffues de l'Etat qui l'aurait chipé, tout au moins en partie, e gaspillé, le rapportèrent en Belgique et permettraient ce pays de reprendre toute son activité ?

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouvelles modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dirmude, Bruxelles

La guerre future

A Berlin, un monument vient d'être élevé aux morts de l'université. Ce monument porte l'inscription suivante : *Invidis victi victuri*,

ce qui veut dire, en français : « Aux non vaincus, les vaincus qui vaincront ». Cela vous a un petit air orgueilleux et revanchard qui ne doit pas nous échapper. Cette dédicace n'a certes pas été inspirée par le Saint-Esprit, et encore moins par celui de Locarno.

C'est vraiment dommage, car si les devises latines ont encore cours au pays du mark-or, pourquoi n'avoir pas choisi celle-ci, qui était tout indiquée :

Pax hominibus, bonae voluntatis

Voilà qui eût fait plaisir à MM. Briand et Vandervelde ! Et à nous, donc !

Pas de locaux, pas de personnel

en définitive, pas de dépenses. Ça, c'est Gestatner. C'est paradoxal avec cette manière de doubler quand même ses affaires. Pfister, Brux.

Diplomatie

Un communiqué officiel annonce gravement que M. Léon Kotchnitsky a été reçu par le Roi, à qui il a exposé l'état des pourparlers relatifs à l'aménagement de l'île de Comacina en lieu de villégiature pour nos artistes.

M. Léon Kotchnitsky, poète, et charmant poète des « caracalles » et des marrons chauds, a été quelque chose comme ministre de Gabriele d'Annunzio, à Fiume. Il a été, depuis, en ambassade à Moscou, auprès des Soviets. Nous le retrouvons maintenant chargé d'une mission diplomatique auprès de Mussolini. Ce jeune homme ira très loin.

En attendant, admirons la souplesse de notre département des Affaires étrangères. On a beau dire du mal de Rolin, Rolin est adroit. Rolin n'ignore pas que les rapports sont plutôt tendus entre son patron, le Patron, et Mussolini. Comme cette affaire de Comacina demande à être réglée en toute cordialité, il a bien soin de ne pas le faire traiter par les voies ordinaires. Il délègue Kotchnitsky, poète diplomate, converti, et qui sait l'italien. Kotchnitsky a trouvé pour Comacina une combinaison excellente, la *combinazione*, ou, pour parler plus familièrement, la combine.

La renommée du « Café de Paris »

Ses dîners du soir à 25 francs par tête, ses vins fins, son orchestre, ont classé le restaurant de la rue Saint-Lazare parmi ceux que fréquentent les vrais gourmets.

Et maintenant ?

Comacina, on le sait, soulevait un grave problème territorial. Cette île, cédée par son propriétaire au roi Albert, avait été rétrocédée par celui au Musée du Brera, de Milan. Que voulez-vous qu'un musée fasse d'une île ? Bref, d'après l'arrangement intervenu entre Kotchnitsky et le gouvernement fasciste, dix villas seront construites à Comacina, cinq pour le compte de l'Italie, cinq pour celui de la Belgique, les dites villas étant destinées à servir de lieu de villégiature à des artistes belges et italiens.

Seulement, le gouvernement belge n'a pas le sou. Ce n'est pas au moment où le Roi demande les pleins pouvoirs pour avoir le droit de bazararder nos biens domaniaux qu'on peut demander des crédits au Parlement pour construire à Comacina, tie placée sous le condo-

minium belgo-italien, des villas qui ne seront d'aucun rapport. Alors ? Il paraît qu'il est venu une idée à Camille. On pourrait s'adresser aux particuliers, et les décorations ne sont pas faites pour les chiens. On peut même décorer d'autant plus facilement qu'on ne donne plus le bijou, ce qui ne compromet guère le crédit de l'Etat. Et puis, les peintres n'ont qu'à se grouiller. Ils ont été un peu trop habitués, pendant les années grasses, à traire les mamelles de l'Etat-vache-à-lait. Puisque les villas sont pour eux, ils n'ont qu'à supporter les frais de leur construction.

Rien de plus juste, et vous verrez qu'ici également, on trouvera la combine. C'est étonnant, quand on est peureux, combien on devient ingénieux. Il est bon que les peuples, comme les individus, mangent un peu de vache enragée !

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Etoile, à Uccle. Tél. 406.52, 472.41 et 167.31 ; trams 50 et 58.

Le Salon Triennal

Le prochain salon triennal aura lieu à Anvers, au mois d'octobre.

Les salons triennaux officiels, sont toujours des manifestations d'un art sage et de tout repos. Seul le Salon de Gand, qui est le plus important, le mieux organisé, le plus éclectique, fait exception. A côté des produits de notre industrie nationale de la peinture et des honnêtes barbouillages de l'amateurisme, on y voit de vrais tableaux.

En verra-t-on à Anvers ? Il s'agit d'effacer l'impression d'effacement que les Anversoises ont ressentie devant les Picasso, les Chagall, les Lurçat, les Valentine Prax, les Dufrene et les Pascin exposés au dernier Salon de l'Art Contemporain. On y verra une offensive prononcée de M. Jef Leempoels et de la Fédération.

C'est l'affaire du jury. Quant à la commission organisatrice, c'est-à-dire le Comité de la Société Royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts qui est présidée par M. Caroly, elle est fermement décidée à ne pas tolérer les manifestations indécentes et à sauvegarder les intérêts de la moralité publique. Il y a trois ans, certain nu de Paerels, qui avait d'ailleurs été exposé à Bruxelles sans provoquer le moindre scandale, avait vivement excité les vieillards de la Commission, qui avaient exigé le renvoi de cette Suzanne. Mais le jury des artistes, seul maître en l'occurrence, tint bon et renvoya Tartuffe à sa scabristie.

Cette fois, Tartuffe a posé ses conditions. On revient, à Anvers, aux traditions du vieux père Smeekens, cet ancien président du Tribunal, qui mourut sans avoir connu les chosés de la chair autrement que par les révélations des huis clos, à l'âge de nonante-neuf ans et quelques mois. C'est lui qui exclut un jour du Salon un tableau représentant un homme chauve. « Vous lui mettez une calotte, dit-il au peintre ahuri, sinon, à la porte ! » On connaissait déjà le coup de la petite culotte, mais la calotte, c'était décidément trop fort. Et le peintre retira son tableau en criant : « A bas la calotte ! » un cri fort à la mode en ce temps-là. Est-ce qu'il va le redevenir ?

Transports rapides de bagages et colis vers toutes les stations balnéaires et dans toutes les villes du Pays.
Déménagements

Compagnie ARDENNAISE

Avenue du Port, 66.

— Téléphone : 649.80

Choses d'Islam

Un diplomate qui fut mêlé aux choses françaises de la propagande en pays d'Islam, s'entretenait avec nous des manifestations provoquées autour de Moulay Yousséf à Paris. Il était aussi de notre avis que les Musulmans comprendraient mal tant d'égards et croiraient assez volontiers à une humiliation consentie du christianisme vis-à-vis de l'islamisme. Il nous disait : « Pendant la guerre, on me montra des images, des journaux illustrés, qu'on allait envoyer aux Arabes. Il y était mis : *Pillage de Louvain, Assassinats de Gerbevillers, Massacres de Senlis, etc., etc.* » Tout cela était destiné à indigner les Arabes contre les Allemands. Je fis timidement remarquer : « Ne croyez-vous pas qu'il serait mieux d'indiquer sous ces belles images que c'est nous, Français, qui avons accompli tous ces massacres, ces pillages, et allumé ces incendies ; que nous traitons ainsi nos ennemis et que, par conséquent, nous escomptons un ferme loyalisme ? » Cette question ne fut pas comprise. J'estime encore qu'elle était bonne et juste. »

C'est aussi notre avis.

- Cent quarante-quatre, boulevard Adolphe-Max !
- Nous y sommes.
- Regarde ce beau lavabo en onyx ; eh ! bien, Charles me l'achète.
- Quelle chançarde ! Mais il est si grand ?
- Oui, il est à deux places, Vliegen s'y connaît ; chacun sa cuvette ; plus de retard ni de dispute.

Un prophète dans son village...

Dans un temps où l'on travaille moins pour gagner plus, ces proverbes chenus vous prennent une apparence déraisonnable et presque subversive. Il faudra retourner cela, comme on retourne toute chose, les cervelles et les vieux paletots.

Nul n'est prophète en son pays, dit-on : rien ne paraît plus faux, à qui fut à Waleffes, l'autre dimanche. Précédé de cavaliers et d'un groupe de fillettes, suivi d'un long cortège où manants et seigneurs confondus entouraient des chars symboliques, encadré du maieur et du châtelain, un enfant de la commune fut conduit à travers les rues, pavisées et enguirlandées, jusqu'à une estrade dressée en face de l'église. Là, les organisateurs de la fête, l'Académie royale de langue française, le Cercle de l'Art wallon, les nombreux amis, les chanteurs liégeois, ceux-ci dans leur savoureux patois, un délégué du ministre des Sciences et des Arts, un délégué du ministre Anseele, vinrent, à tour de rôle, haranguer le héros de la manifestation, Hubert Krains, l'excellent écrivain de *Mes amis*, l'éminent directeur général des Postes. Inutile de décrire l'émotion de celui à qui s'adressaient ces félicitations, aussi sincères que méritées, lorsqu'il prit la parole pour y répondre.

Le soir, après une belle conférence de Charles Belchevalerie, le Cercle dramatique Hubert Krains représenta *L'Auberge*, une pièce tirée du *Pain Noir*, par M. C. Bada, et ornée de jolis commentaires musicaux par R. Van Herck.

Un bas-relief très réussi, en bronze, scellé dans le mur de l'église, et dû au sculpteur J. Brouns, commémore ce « beau dimanche ».

Journée splendide qui honore Waleffes en même temps que l'écrivain et suscite de bienfaisantes réflexions : un artiste fêté de son vivant, en pleine Hesbaye, parce qu'il a écrit de beaux livres... Il y a tout de même quelque chose de changé en Belgique, depuis cinquante ans.

Vive noss Houbert !

En Béotie

Parmi les discours, les uns émouvants et magnifiques, les autres plus familiers et plus souriants, qui furent adressés à Hubert Krains, dimanche, aux Waleffes, il faut mentionner spécialement celui que prononça l'un des attachés du cabinet de M. Anseele, notre ministre des Chemins de fer.

« Je vais, dit l'orateur, sur un ton bonhomme, vous raconter une conversation dont j'ai été le témoin. C'était dans le compartiment d'un train qui, il y a quelques mois, ramenait à Bruxelles, après une cérémonie officielle en province, mon ministre, le ministre des Sciences et des Arts, et votre serviteur.

» A quelque moment, la conversation tomba sur la littérature nationale et K. Huysmans fit un grand éloge d'un d'un certain Krains, l'un des meilleurs prosateurs belges, dit-il.

» Anseele répondit : « Krains ?... Je vais nommer prochainement directeur général des postes un fonctionnaire qui l'emporte sur tous ses collègues par son expérience, la sûreté de son jugement, sa compétence administrative et sa puissance de travail : il s'appelle également Krains... »

» — C'est peut-être un membre de la famille de celui dont je viens de vous parler, dit Huysmans ?

» — C'est bien possible, dit Anseele.

» Je me permis alors d'intervenir :

» — C'est le même déclarai-je.

» Les deux ministres s'exclamèrent ; ils n'en revenaient pas ! »

Disons-le froidement (par ces temps caniculaires, tout ce qui est froid est bien venu) : les auditeurs de ce discours n'en revenaient pas non plus ! On n'est jamais trahi que par les siens...

Le bon public aurait cru que le préposé au département des Sciences et Arts ne pouvait ignorer ce que tout le monde sait d'un des membres les plus éminents de l'Académie de langue et de littérature françaises : que ce ministre possédait au moins quelques notions générales sur la mentalité et, partant, sur la profession d'un écrivain qui, depuis quarante ans, honore nos lettres... Quant à Anseele, de penser qu'il ne connaît, de ses plus hauts fonctionnaires, que leurs titres administratifs, cela vous donne une haute idée de sa culture générale...

Nous croyons bon de signaler à K. Huysmans que Grégoire Leroy, conservateur du Musée Wiretz, est, en outre, un poète, et à M. Anseele qu'il ne faut pas confondre Tristan Bernard avec Tristan l'Érmitte.

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) Taverner, restaurant et salons
Prix mod., tout en ayant fine cuisine et consomm. soignées.

Une définition

Certains agents de l'administration sont qualifiés d'ormais de « *Fispoquet* », ce qui a l'air de bien exprimer l'action des dévoués agents qui, au nom du fisc, inspectent avec un soin patriotique les poches du contribuable.

Fantaisie-express

En long, tout aussi bien qu'en large,

Qui tient le record est heureux !

Mais avoir « La RECORD » est mieux

Lorsque dans l'ombre il faut qu'on marche !

Esthétique de funérailles

Le marquis de Villalobar nous a quittés pour aller reposer dans le tombeau de ses pères, en un lointain pays castillan.

Et toutes les autorités de chez nous — on lui devait bien ça — l'ont accompagné en grande pompe jusqu'à la gare, où il allait prendre le train pour ce dernier voyage. Deux ministres en grande tenue étaient parmi ceux qui tenaient les coins du poêle.

Mais la grande tenue, depuis la guerre, ne se porte plus guère, et ce n'est pas sans un certain étonnement que l'on a vu M. Emile Vandervelde sous un chapeau haut de forme.

Le tuyau de poêle ne fait pas partie de la garde-robe ordinaire de la démocratie socialiste.

Quand on remonte aux âges héroïques, ces messieurs, même ceux qui se frottaient aux élégances des salons bourgeois, ne se montrèrent jamais coiffés du chapeau mou. Le chapeau mou, c'était le symbole de la démocratie mondaine; grâce au chapeau mou, on pouvait rencontrer sans crainte le prolétaire conscient et organisé, en se rendant en escarpins et en habit de soirée chez les belles dames qui n'avaient pas peur de la révolution, et on laissait au vestiaire, avec son pardessus, son couvre-chef et ses décorations.

Mais les temps héroïques sont loins, et le socialisme s'est embourgeoisé. Et c'est pourquoi M. Vandervelde, arborant une tenue de croque-mort, qui était de circonstance, et lui seyait à ravir, a pu, pour faire honneur à M. de Villalobar, se coiffer d'un archaïque tuyau de poêle.

PIANOS E. VAN DER ELST
76, rue de Brabant, Bruxelles
Grand choix de Pianos en location

Deux ronds de flanc ou deux ronds de flan ?

« Il en est resté comme deux ronds de flan ». Expression courante qui résume bien, semble-t-il, l'état dans lequel se trouvent à la fois nos finances et nos parlements; on voit, en effet, s'écrouler tout à coup, dès que cette image apparaît à l'esprit, un morceau de pâtisserie un peu gélatineuse, qui vient d'être libéré du sage et strict corset que le moule constituait pour lui.

Eh bien ! il paraît que ce n'est pas ça du tout et que nous devons abandonner cette explication corsetière, dans laquelle un psychanalyste ne tarderait pas à découvrir un thème éminemment freudien. Le sens de cette formule n'est pas corsetier, il est financier; les « deux ronds » n'appartiennent pas aux *Trois essais sur la sexualité*, mais au budget signé non point Freud, mais Franqui. L'intérêt n'est pas, nous dit-on, dans la nourriture qu'on peut acheter avec deux ronds, mais dans les deux ronds eux-mêmes; le sens populaire n'a pas voulu symboliser l'incertitude et l'instabilité humaine en faisant appel à la pâtisserie, mais à la monnaie; peut-on être plus instable et plus incertain que deux ronds — deux sous — posés sur une table, non à plat, mais debout, « de flanc » ?

Il ne faut pas écrire: « Il en est resté comme deux ronds de flan », mais: « Il en est resté comme deux ronds de flanc ».

Nos lecteurs en sont prévenus, comme nous l'avons été par un lecteur soucieux de l'exactitude de notre langage.

BENJAMIN COUPRIE

Ses portraits — Ses agrandissements

32, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.80.

La louve brabançonne

La louve romaine allaitant Romulus et Rémus, bronze qui doit surmonter, à Sourbrodt, près Malmédy, la stèle élevée à la mémoire du bon curé Pietkin, a donné lieu à des discussions et controverses qui semblent inspirées par une germanophilie mal déguisée.

L'abbé Toussaint, curé de Waismes-lez-Malmédy, prétend, notamment, que cette sculpture a un caractère immoral et païen. Les papes, cependant, l'admettent fort bien dans la Ville-Eternelle. Le professeur Boisacq, de l'Université de Bruxelles, interviewé à ce sujet, déclare que les anciens Romains n'ayant jamais adoré les animaux, la louve a un caractère purement légendaire et folklorique, au même titre que l'ours, à Berne, ou les cigognes à Strasbourg.

L'abbé Toussaint a des sentiments catholiques romains vraiment bien ombrageux. Il apprendra sans doute avec plaisir, s'il l'ignore, que le jour de la procession du Saint-Sacrement, du haut d'un reposoir érigé au fond de la Grand-Place de Bruxelles en Brabant, le prêtre donne la bénédiction aux fidèles à la face de la *Louve*, du *Renard*, du *Cygne*, du *Paon* et autres emblèmes de la zoologie folklorique qui servent d'enseignes aux vieux estaminets de notre forum, et Dieu n'en est pas offensé.

Monsieur le curé de Waismes ne ferait pas mal, croyons-nous, de prendre quelques leçons de tolérance à Monseigneur le doyen de Sainte-Gudule.

Automobiles Voisin

35, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

SA 18/50 quatre cylindres;

SA 10.12 six cylindres;

SA 14/16 six cylindres.

Trois merveilles du sans-soupapes.

La pensée française

M. Sylvain Bonmariage, ex-Belge, las de louer les vertus patriennes, écrit de petits romans à faire rougir un gendarme. C'est une industrie comme une autre. Libre à M. Bonmariage de s'y livrer. Mais ces petites cochonneries paraissent sous l'étiquette de la *Pensée française*.

En vérité, cela n'a rien à voir avec la *pensée française*. Tout de même, il ne faudrait pas s'y tromper.

IL EST TEMPS de ne plus confondre le souventier avec la haine de nos surpatriotes qui ne porteront jamais un véritable Brevet. The Destroyer's Raincoat Co. Ltd, 24 à 30, Passage du Nord; 56, 58, chaussée d'Ixelles.

Fable express

Nos députés, souffrants, sont en déliquescence...
Comment les liquider ? *Gelat Oil Standard*
Propose de les mettre au pressoir, sans retard.
Pour en faire un produit qui remplace l'essence.

Moralité :

Conval...essence !

Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 48-54

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Soyons humains

Au Conseil provincial de Mons, la semaine dernière, M. Ohlin, rapporteur d'une Commission, a prononcé des paroles, dont voici le texte officiel :

« Votre 5e commission.
Vu les rapports de l'éminent directeur de l'Institut d'Hygiène et de bactériologie ;
Vu aussi le rapport favorable de la Députation permanente ;

Considérant que ces animaux sont absolument nécessaires aux expériences et aux recherches pour suivre la marche du progrès scientifique ;

Considérant que pour atteindre ce but, il est nécessaire de conserver ces animaux dans un bon état de santé et partant de leur donner un gîte convenable les mettant à l'abri du froid et des intempéries, etc.

Considérer MM. les députés permanents comme des animaux de valeur à qui l'on doit assurer une bonne santé pour finalement les faire servir à des expériences scientifiques... M. le rapporteur va tout de même un peu tort !

Bouchard Père et Fils

Maison fondée en 1731
CHATEAU DE BEAUNE
Bordeaux — — — Reims

vous offrent les vins de leurs Domaines de
BEAUNE, VOLNAY, POMMARD, CORTON,
MONTRACHET, FLEURIE, etc. et se chargent de la mise en bouteilles des vins en cercles qui leur sont achetés.

Dépôt de Bruxelles: 80, rue de la Régence.

Prix-courant envoyé sur demande. — Téléphone 173.70.

Le lion ailé ou le fasciste fessé

Nous avons dit que les Italiens n'étaient pas contents du beau roman que P. Nothomb leur a consacré, sous le titre : *Le Lion ailé* ? Et ils n'y vont pas par quatre chemins pour le lui dire. Dans un journal de Turin : *Il Baretto*, ils lui reprochent d'avoir utilisé son Baedeker — comme si cela n'était pas arrivé à tout le monde ? — et d'avoir pris la femme italienne pour une basilique. « La première fois que vous avez rencontré votre héroïne, voici comment vous vous êtes comporté : (a) Je regardais, dites-vous, son visage, qui était grâce et droiture, et son front de Botticelli, et ses yeux à la Rosetti, et son menton romain. » C'est cela que je cherchais hier. Elle était l'Italie et Rome : trois mille ans de civilisation ; mille ans de plus que nous. » Voilà comment vous regardez nos femmes, vous autres, amis de l'Italie. Voilà ce que vous pensez quand une belle femme italienne passe devant vous : mille ans de plus ou de moins...

Et le critique italien s'arrête ici, pour poser à Pierre Nothomb une question bien embarrassante : « Et les cuisses, Monsieur, les jolies cuisses ne vous intéressent pas ? »

Non. Les « cuisses » n'intéressaient pas Pierre Nothomb. C'est ce qui indigné son critique : « Pour voir, sentir, regarder et faire ce qui n'est, après tout, que l'ordinaire administration de l'amour, mon Dieu, comme il vous faut d'efforts, et de panoramas italiens, et de souvenirs romains ! ... Même pour nous raconter comment Mme Clara Nerti vous a fait comprendre qu'elle vous refusait absolument l'accès de sa chambre au Danicli, vous avez besoin du *Lion Ailé* de San Marco, du *Pax tibi Marce Evangelista Meus*, et des souvenirs de Venise, dominatrice de l'Adriatique ! Point n'était besoin de mobiliser tant d'admirables histoires italiennes pour dire que, ce soir-là, vous n'avez pas endossé votre pyjama de soie le plus élégant, votre pyjama de grandes manœuvres. »

Nothomb, en pyjama de grandes manœuvres, a, paraît-il, voulu « far l'amore », comme disent les Italiens, qui attachent à ce vocable un sens plus large que nous, non point avec une femme, tout bonnement, mais avec les siècles, avec Rome, la Renaissance, les Borgia, les Césars... Il ne doute de rien ! » Nous croyons que si, vraiment, vous étiez devenu l'amant de Clara Nerti, vous vous seriez unis, non pas dans une quelconque chambre d'auberge, mais une fois dans un coin solitaire du toit de la cathédrale de Milan ; une autre fois sur la terrasse de la tour penchée de Pise ; une autre fois sur le toit de la Lapis Nijer du Forum, et ainsi, vous auriez voulu consacrer de votre amour les plus fameuses astérisques du Baedeker ».

Faire de l'Italie le décor d'une aventure d'amour, évoquer des paysages qui ne sont pas l'Italie, prendre les Italiens pour des ruffians et les églises pour des maisons de rendez-vous, voilà ce que les Péninsulaires irrités reprochent à Pierre Nothomb. Rien que cela. Et, levant le pan de sa chemise noire, il le fessent d'une paume retentissante.

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux: 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Meritimes
Téléphone 605.78

En l'honneur de M^{me} Neury-Mahieu

Au cours de l'hiver dernier, Mme Neury-Mahieu ayant quitté le Conservatoire, ses anciennes élèves donnèrent au *Lyceum* une charmante fête en son honneur. Mme Emma Lambotte, qui fut aussi des élèves de Mme Neury, a voulu en fixer le souvenir et elle la raconte en une aimable brochure qui paraît à la *Renaissance d'Occident* et qui est consacrée tout entière à l'éloge de Mme Neury-Mahieu.

Le Sourire de Godefroid

Perché tout là-haut, sur son piédestal,
Il nous contemple d'un air machinal,
Se souciant peu, ma foi, de l'intrigue,
Des frimas, du soleil, ou de la fatigue.
Il nous a vu sur les fonts baptismaux,
Ou bien signer nos droits matrimoniaux,
Succédant à toutes les accordailles :
Puis, hélas ! ce furent des funérailles.
Indifférent aux appels du beffroi,
Il est resté droit, impassible et froid.
De même, à ses pieds, il a vu la foule,
Tantôt sage, tantôt nerveuse, en houle.
Parfaitement, il connaît tous les Rois,
Actuels, et même ceux d'autrefois.
De la cour, il cite les équipages,
Ainsi que les variétés d'attelages !
S'il n'a jamais vu passer le railway,
Par contre, il peut nommer chaque tramway,
Voitures de maître, les haridelles,
Chaque fiacre, l'autobus Bourse-Ixelles.
Le progrès a défilé près de lui,
Sans que bougé il ait, pas plus qu'il n'a fui.
Mais tout à coup, les autos sont venues,
Et, parmi elles, « Auburn » la bienvenue.
Il a ouvert de grand yeux étonnés,
A gentiment souri, s'est incliné.
C'est depuis lors que Bruxelles peut dire :
Godefroid de Beuillon a le sourire,
Comme la Joconde à Paris.

Hosanna à « Auburn » la messagère Iris !

Spéculation pieuse

Un sculpteur, qui est fort poussé par les milieux ecclésiastiques, a été autorisé à mouler le masque mortuaire du cardinal Mercier. Il importait, en effet, de garder le précieux souvenir du grand prélat. Mais la piété de cet artiste ne l'empêche pas d'être bon homme d'affaires, et le masque du cardinal est aujourd'hui dans le commerce, comme le chanteur florentin, la sainte Fortunata et la Diane de Falguère. Afin de donner à son... œuvre une bonne publicité, notre sculpteur a même fait rédiger par un homme de lettres de ses amis une brochure-prospectus. Mais comme l'homme de lettres en question est peu connu dans la littérature édifiante, il a sollicité une préface d'un des chanoines de Malines. Le chanoine s'est défilé, mais avec une malice toute ecclésiastique, il a recommandé à l'éditeur deux personnalités catholiques au choix : l'un est ancien ministre, l'autre le plus éminent des critiques d'art. On ne sait pas encore ce que ces messieurs ont répondu.

TAVERNE ROYALE
 Traiteur **Téléph. : 276.90**
 Plats sur commande
 Foie gras Feyel de Strasbourg
 Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles
 Vins — Porto — Champagne

Le mot proscri

L'esprit de notre chef d'état-major, le colonel Gallet, continue à régner à l'École militaire, qu'il a commandé, et dont il a dirigé les études. C'est un esprit qui n'a rien de frivole.

Le colonel Gallet, excellent militaire et fort savant dans cette belle science, dont le hasard s'amuse si souvent à bousculer les conclusions, et qu'on appelle la stratégie (on sait que la plupart des batailles ont été gagnées ou perdues contre toutes les règles) est un homme religieux, un puritain. Ceux qui eroient au mystère de la réincarnation (il doit y en avoir à l'École militaire) peuvent être persuadés que l'âme d'un soldat de Cromwell, un de ces « saints » qui firent de la jeunesse, Angleterre le pays le plus embêtant de la terre, habite son corps périssable.

Croyant à la loi de Bruck, qu'on enseigne, paraît-il, sérieusement comme quelque chose de « scientifique », il est essentiellement biblique et catastrophique. Aussi veut-il que les élèves de l'école rachètent d'avance leurs péchés. Une censure sévère régit sur le langage de nos futurs officiers. Le mot « cocu », par exemple, est sévèrement interdit dans les chansons, ravues de corps, à quoi s'amusent traditionnellement les élèves. Peut-être qu'en supprimant le mot, le colonel Gallet et ses successeurs s'imaginent-ils qu'ils supprimeront la... fonction.

Th. PHILIPS

CARROSSERIE
 D'AUTOMOBILE
 DE LUXE : : :

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338,07

Ces géographes !

Nil mirari ! (Ne s'étonner de rien !), disait le bon Horace.

Le bibliothécaire de la Société américaine de géographie, dont le siège est à New-York (The American geographical Society of New-York) envoie à un de nos amis une lettre débutant par ces mots, pieusement répétés sur l'enveloppe : « M. N., Université libre de Bruxelles, Bruxelles, France ».

Ce géographe rendrait des points à l'illustre Paganel, secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Paris, si drôlement mis en scène jadis par Jules Verne dans *Les Enfants du capitaine Grant*.

Est-il surprenant que Wilson ait pris ses bas pour ses chaussettes et que certains Américains aient une façon si pittoresque d'envisager les questions politiques qui concernent l'Europe ?

Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand vous offrez sa nouvelle conduite intérieure six cylindres à l'Essox à Londres au prix d'une quatre cylindres.
PILETTTE, 15, rue Veydt. Téléphone 457.24

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Symptôme

La mode ne laissera donc jamais tranquilles les malheureuses femmes ! On avait bien vu, à la façon dont leurs directeurs d'élégances les avaient engagées à traiter leur chevelure, qu'elles étaient « taillables » et corvéables à merci. Or, voici que leurs admirables cheveux ne sont pas plutôt tombés qu'on prétend les leur faire repousser, et plus vite que cela !

Une maison de couture de Paris — et non des moindres — vient de rompre en visière, si l'on peut ainsi dire, avec la mode « tondue ». Tous ses mannequins ont les cheveux longs (peut-être pas très longs) et des chignons (peut-être pas très gros), mais les uns grandiront et les autres grossiront, si Dieu leur prête vie...

Il n'en faut pas plus pour plonger nos dames en des abîmes de perplexité... Longs ou courts ?... Les paris sont ouverts.

CHAMPAGNE **GIESLER**
 Ses bruts 1914-14-20 LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.
 A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleurgat, Bruz. Tél. 475.66

Plat boursier

Dialogue recueilli au restaurant :
 LUI. — Un fait curieux, c'est qu'on n'a jamais autant parlé de couronnes que depuis que la moitié de l'Europe est en république !

L'AUTRE. — En effet.
 LUI. — Couronnes danoises, norvégiennes, suédoises, autrichiennes, tchécoslovaques, et allez donc ! Qui qu'en veut, j'en donne !

L'AUTRE. — Vous en donnez, vous ? Mais l'agent de change ne vous en donnera pas : il vous en vendra.

LUI. — Sans doute.
 L'AUTRE. — Et avec le franc belge, qui, présentement, peut être assimilé à la couronne d'épines, vous n'en aurez pas beaucoup d'autres.

LUI. — Le franc belge ? Eh bien ! parce qu'il est belge, il renaitra.

L'AUTRE. — Vous croyez ?

LUI. — J'ai la foi.

L'AUTRE. — Ah ! si vous avez la foi, nous sommes sauvés !


PIANOS
 AUTOPIANOS
 ACCORD-REPARATIONS
Michel Mathys
 16 Rue de Passant, Téléphone 153.92 et Bruxelles

Littérature sociale

L'Office coopératif belge ne se contente pas de son rôle... coopératif; il prétend enseigner la morale sociale. C'est pourquoi il fait insérer, en caractère d'affiche, dans le *Journal de Charleroi*, ces principes assurément salutaires :

VOULOIR, C'EST POUVOIR!

Essayons, dit l'abeille — et elle fabrique le miel avec du pollen.
 Essayons, dit l'araignée — et elle couvre de sa toile les pa-
 [lais et les donjons.]
 Essayons, dit la fourmi — et elle apporte un grain de blé.
 Essayons, dit la sauterelle — et elle traverse les mers.
 Essayons, dit le polype — et il fait surgir les îles.
 Essayons, dit le lierre — et il monte aux sommets des tours.
 Essayons, dit la rose — et elle remplit l'air d'aromate.

On pourrait continuer la lecture :
 Essayons, dit M. Janssen — et... il rate la stabilisation du [franc belge].
 Essayons, dit M. Francoqui — et il se heurte au barrage des [politiciens].
 Essayons, dit la ménagère — et elle n'arrive pas à épéquerquers [le traitement de son mari et la note du boucher.]

Mais l'Office coopératif a la foi :
 Essayons, dit-il, — et nous transformerons le monde de mensonge et d'exploitation en un monde de justice et de fraternité.
 Cette foi a quelque chose d'admirable ! Espérons qu'elle soulèvera les montagnes.

Visitez L'HOTEL - NORMANDY à YVOIR

Parc — Jeux — Canotage
 Thé — Restaurant — Pension — Garage

Eloquence parlementaire

La Chambre belge n'a pas le monopole des perles oratoires. Pour consoler ceux de nos honorables qui parlent comme des vaches espagnoles, offrons-leur ces quelques perles cueillies par un de nos amis de l'*Officiel* français :
 — Ils profitèrent d'un rayon de soleil pour sécher la chemise de leurs convictions. (M. Georges Weill).
 — Allons, secouez le pavot endormeur de vos consciences. (M. J. L. Dumésnil).
 — Je parla dans l'indicible extase d'une idée qui marche, qui court, qui vole dans l'enthousiasme du serpentinement de la vraie raison. (M. Louis Puech).
 — Le parti socialiste est ailé et ses destinées rampent au service de la république. (M. Goude).
 — Il faut apporter la voix qui parle et celle qui exécute.
 — L'ardeur ne naît pas. Elle est engendrée par la parole qui actionne le mouvement giratoire de la conscience.

Les pianos de la grande **J. GUNTHER**
 marque nationale

sont incomparables par le moelleux et la puissance de leur sonorité.
 SALONS D'EXPOSITION : 14, rue d'Arenberg. Tél. 42251

Histoire de musiciens

C'est un maître éminent de la technique pianistique qui raconte.
 Au jury central de musique, une jeune récipiendaire s'apprête à interpréter les *Harmonies du Soir*, de Liszt. On lui demande, au préalable, d'expliquer ce qu'elle voit dans ce morceau. Et la candide enfant de répondre :
 — C'est le soir. Les gens se dépêchent de rentrer. Le laboureur va traire ses bœufs...
 Le même maître, ayant ôté donné à l'un de ses élèves de travailler la *Sonata danteoquo*, du même Liszt, lui recommande de se procurer et de lire la *Divine Comédie*.

L'élève en question, un Borain, jouit d'une culture assez douteuse. A la leçon suivante, il arrive et, goguenard, dit au professeur :

— Eh bien ! Maître, vous avez voulu vous f... de moi, hein ? J'ai demandé el' *Divine Comédie* chez l'ibraire, et j'ai vu d'dans que c'était el' Purgatoire, el' Paradis et l'Enfer ! Mais Mossieu l'curé nous a appris tout ça au catéchisse !...

HUPMOBILE 6 cylindres 22 H. P.
 8 cylindres en ligne 28 H. P.

sont les plus parfaites parce que construites
 — AVEC LES MEILLEURS AGIERS —
 AGENCE GÉNÉRALE, 97, AVENUE LOUISE, 97, BRUXELLES

Histoire belgo-africaine

Voici une petite histoire qui se raconte au Congo.
 Un Bruxellois, fraîchement débarqué à Durban, se décide à prendre un bain de mer, mais néglige de se rendre dans l'enclos grillagé qui abrite les baigneurs de l'attaque des requins.
 Sur la digue, la foule s'inquiète, s'émeut, s'affole. On s'attend à voir le nageur disparaître, englouti par les féroces mangeurs d'hommes. Mais notre Bruxellois revient sain et sauf. On l'entoure, on l'interroge :
 — Vous n'avez donc pas peur des requins ?
 — Pas de danger, répond-il en souriant : j'ai un truc épâtent : Sur mon caleçon de bain, j'ai fait broder « Les Boches paieront »... et même un requin ne peut avaler ça...

Histoire parlementaire

Voici une petite anecdote parlementaire qui a on ne sait quelle saveur symbolique. C'est une histoire française.
 On a fort remarqué qu'après le grand débat financier qui a valu au gouvernement un vote de confiance, mais bien maigre, et sur lequel on est revenu depuis ; le général de Saint-Just, réactionnaire-type, s'est abstenu. Voici l'explication qu'on donne de cette attitude :
 La veille du scrutin, M. Pierre Laval, qui « faisait » les couleurs pour son patron, M. Briand, mais qui n'en est pas moins ministre de la justice, rencontra le général de Saint-Just.
 — Dites donc, général, fait le jeune ministre, je suis saisi du dossier d'un M. de Saint-Just qui désire être nommé juge à X... Est-il de vos parents ?
 — C'est mon neveu.
 — Croyez-moi, cher général, je me ferai un plaisir de le nommer. Seulement, voilà !... Serai-je encore ministre demain ?...
 Et voilà pourquoi le général de Saint-Just ne vota pas contre un gouvernement qu'il abhorre.
 L'histoire ne dit pas si M. Laval a eu le temps de nommer le neveu du général.



réunit toutes les qualités des grosses voitures en un modèle 8-23 C.V. payant 520 francs d'impôts ?
 ETABLISSEMENTS RENE DE BUCK
 51, boulevard de Waterloo
 Concessionnaire exclusif pour le Brabant

Histoire verviétoise

Il y a goûter de famille chez Mme X... Après une série de gosselles, de gâteaux au sucre, etc., on sert une délicieuse « dorée » ; chaque convive se sert.

On apporte une seconde « dorée ».

— Merci, dit l'oncle Justin, à qui l'on passe le plat.

— Oh ! moi, fait sa voisine, la tante Mélie, elle est tellement bonne que je vais me laisser « têter » !

— Moi aussi, dit une jeune cousine, je me laisse « têter », hein !

— Oh ! alors, dit la grand-mère, pourquoi ne me laisserais-je pas « têter » aussi ?...

Deux jeunes cousins, venus de Bruxelles, sont sortis tout rougissants, et on ne les a plus revus.

CHAMPAGNE BOLLINGER

Histoire de bureau

L'employé sort du bureau du directeur la mine retournée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandent les camarades.

— Il y a... il y a... que si le patron ne retire pas ses paroles, je L... le camp à la fin du mois !

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il a dit... il a dit... que je pouvais f... le camp !...

La Ferme de Pairibonnier à Wépion

est une vieille hôtellerie pourvue du confort moderne. De la bonne cuisine, de bons vins, un séjour agréable. Elle vous attend le dimanche. Prenez-y vos vacances.

Hôtel. — Restaurant. — Pension. — Garage

Histoire bruxelloise

Cette histoire est-elle connue ? En tout cas, elle porte bien la marque de l'esprit local.

Un Bruxellois, paroissien de Saint-Géry, entre dans un estaminet et commande un lambic. Quand la serveuse lui apporte son verre, il le repousse et dit :

— Donnez-moi plutôt un bock ?

Le Bruxellois boit, puis se lève et part sans payer.

La serveuse le rattrape.

— Eh bien ! vous oubliez de payer votre bock !

— Je vous ai donné le lambic à la place.

— Mais vous ne l'avez pas payé non plus !

— Naturellement, puisque je ne l'ai pas bu.

La serveuse, dit l'histoire, a été tellement ahurie qu'elle a laissé partir le client à la manque.

Mot d'enfant

Pierrot est allé au Jardin zoologique d'Anvers. Il a vu les singes et la trompe de l'éléphant, mais ce sont les zèbres qui lui ont laissé le plus de souvenirs.

Rentré dans sa ville provinciale — il n'habite ni la métropole, ni la capitale — il conte à tous ses jeunes amis son voyage à Anvers et termine son récit par cette phrase :

— Et puis, là-bas, tu sais, il y a des ânes en costume de bain, avec des lignes noires et blanches...

Les madones qu'ils invoquent

Jacquemotte : *Notre-Dame-au-Rouge.*

M. Franqui : *Notre-Dame-de-la-Galette.*

Bouillez : *Notre-Dame-de-Halles.*

M. Coty : *Notre-Dame-de-Bonne-Odeur.*

Le Bookmaker : *Notre-Dame-de-Paris.*

J. Nothomb. — *Notre-Dame-de-la-Garde.*

M. L. de Brouckère. — *Notre-Dame-de-Bon-Secours.*

Le sylvain Stevens. — *Notre-Dame-au-Bois.*

Le maréchal Foch. — *Notre-Dame-des-Victoires.*

L'aéronaute Veenstra. — *Notre-Dame-du-Finistère.*

Maurice Dekobra : *La Madone du Sleeping.*

SANDEMAN n'a que des Vins de ch...

Joies innocentes

Avant de descendre du tramway, vous dites au ra-

veur :
— Je suis un peu pressé. N'auriez-vous pas l'obligeance de passer ce billet à la dame qui est là-bas, la dernière dans le fond ?

Puis, vous vous esbignez rapidement pendant que la dame lit, stupéfaite et irritée : « Je vous aime. Le Re-
veur ».



Des vers...

L'invasion des Allemands sur nos plages a enflammé d'une juste colère un de nos lecteurs : *Indignatio fed versus*. Sa verve poétique, excitée par l'indignation, lui a dicté ces vers, plus ou moins libres.

Ce sont les hôteliers qui parlent :

Que la Bochie en foule arrive au littoral
C'est pour nous, hôteliers, parfaitement égal...

Et bien plus, disons nous !... Nous remplissons nos poches

Avec le bel argent de ces excellents boches !

Accueillons en amis, ces immenses ventrus

Au sourire ingénu, aux crânes dépourvus

De système pileux ! Et que ces élégantes

Femmes aux vastes contours, de graisses débordantes

Étalent sur nos plages, à nos regards émus

Les ruines de leurs charmes, et leurs corps moitié nus...

Tout ça ne nous paraît avoir nulle importance ;

Héni soit qui mal y pense !

Accourez, chers amis ; vous serez bien reçus !

Croyez-vous, nul de vous ne peut être déçu...

Vos frères, ou l'un de vous, vous avez bien, naguère,

Fusillé hommes et femmes au cours de la Grande Guerre,

Et vous avez pillé, volé et incendié !...

Mais ces faits sont déjà tout à fait oubliés !

Revenez voir les lieux de vos dévastations !

Vous serez étonnés de nos « restaurations » !

Et n'ayez nulle crainte, et n'ayez nul scrupule

Vous serez « bien vengés » !... on n'est pas des crapules !

Du sort que vous nous faites, nous sommes très contents,

« Entrez Mesdames, Messieurs ! on ne paye qu'en sortant ! »

Ça n'est pas du Barbier, mais tout de même...



ANSALDO

4 et 6 CYLINDRES 2 LITRES
IMBATTABLES EN COTES

Entretien gratuit pendant un an
65-71, rue d'Oslande, BRUXELLES. — Téléphone : 62.345



Les pleins pouvoirs

VENDREDI 16 JUILLET. — Les pleins pouvoirs sont votés. On savait qu'ils le seraient; cette approbation parlementaire n'était plus qu'une formalité. Au point où l'on n'était, il y eut de l'héroïsme de la part d'un député à faire de l'opposition sérieuse. Il y en a pourtant qui en avaient bien envie. Il y a des gens qui ont beaucoup de peine à lâcher dans l'opportunisme nécessaire de l'âge pour le doctrinarisme intransigeant de la jeunesse. Ce ne sont pas toujours les plus intelligents. Mais ce sont souvent les plus nobles; ce sont surtout ceux qui ne tiennent pas la queue du poêle. On nous signale que, dans une mauvaise humeur générale, la mauvaise humeur des socialistes a la palme. Cela se comprend. Voilà un parti qui possède, en fait, le pouvoir politique, un parti qui a obtenu au gouvernement ses meilleurs hommes. Or, les circonstances sont telles que ces hommes sont obligés de renier, les uns après les autres, toutes les doctrines essentielles du socialisme. Un socialiste oubliant le socialisme pour prendre la dictature, ça c'est déjà vu plusieurs fois; un parti socialiste instituant la dictature, c'est tout nouveau, et l'on conçoit que M. Destrée aïe, lui aussi, et doctrinaire à ses heures, ne soit pas content.

Action parallèle

SAMEDI 17 JUILLET. — M. Caillaux, en France, prend les mesures exactement parallèles à celles que compte prendre le ministre Jaspard-Francois. M. Mussolini, dans un style un peu différent, en prend d'analogues, et le maréchal Pilsudsky aussi. C'est que tous les pays à change répété sont dans une situation tout à fait analogue. Ils ont à se défendre contre les mêmes adversaires, contre ses mêmes anciens alliés. Quels avantages ils auraient, s'ils s'entendaient, s'ils travaillaient de concert, ne fût-ce que pour se documenter et pour épargner aux autres les affres que quelques-uns d'entre eux ont commises ! Voyez-vous l'intérêt que présenterait une conférence mondiale à laquelle prendrait part la France, la Belgique, la Pologne, l'Italie, la Roumanie et même l'Allemagne, et où l'on étudierait le moyen d'arracher le continent à la tyrannie économique des Anglo-Saxons ? Tout de même, il y aurait le droit de parler même à un colonel banquier de Wall-Street. Il y a six ans que quelques personnes présentent ces vérités à nos gouvernants, mais ces personnes sont des savants, des professeurs, des journalistes, des individualités sans mandat, comme disent dédaigneusement nos parlementaires; alors, on ne les a pas écoutés. La Chambre a adopté le projet d'industrialisation des

chemins de fer. Il n'est pas l'objet de l'enthousiasme des compétences, ce projet. Mais on reconnaît qu'on peut en faire quelque chose. Du moins, faut-il reconnaître que nos parlementaires, à nous, ne cherchent pas encore à embêter le gouvernement de salut public qu'ils ont constitué.

Il n'en est pas de même en France. Le gouvernement Briand-Caillaux avait obtenu un vote de confiance, malgré confiance, mais confiance tout de même: le voilà renversé par le propre président de lass'emblée. Joli coup de théâtre, bien fait pour enchanter les amateurs de pittoresque parlementaire. Mais alors, quoi ? Que veut-elle, cette Chambre de girouettes ? Le régime français serait-il donc pire que le nôtre ? Peut-être, et précisément parce que, dans la Chambre française, il y a moins de parfaites nullités que dans la nôtre.

Crise en France

DIMANCHE 18 JUILLET. — Depuis qu'on a appris que c'était à M. Herriot qu'était confié le soin de constituer le nouveau ministère, le franc français a fait une belle dégringolade. Ce pauvre homme n'a vraiment pas de chance. Il est, nous dit-on, bourré de bonnes intentions; il a raté tout ce qu'il entreprend. Il a raté le fameux pacte de garantie, le pacte de Genève; il a raté le règlement des dettes interalliées; il a raté son inflation déguisée; il a raté tous ses ministères. C'est pourquoi, sans doute, on lui confie l'œuvre surhumaine de relever les finances de la France. Malheureusement, personne n'a confiance.

Et voilà qu'on se remet à citer la Belgique en exemple. « Me prenez-vous pour un imbécile ! », disait M. Caillaux quand on lui parlait d'un ministre belge. Maintenant que M. Caillaux a été renversé, on célèbre la sagesse belge, le parlement belge, les socialistes belges, si sages, si modérés, si... etc...

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Le ministère Herriot

LUNDI 19 JUILLET. — Les événements de France accaparent l'attention. On sait maintenant que les soubresauts du franc français ont une influence directe sur notre change, à nous. Or, ils sont singulièrement inquiétants, les événements de France. Ce ministère Herriot, c'est un ministère de revenants; c'est le fameux ministère de l'inflation, un ministère qui, socialiste sans l'être, mécontente les socialistes et les capitalistes. Puisqu'il n'a rien pu faire précédemment, pourquoi ce ministère pourrait-il faire quelque chose aujourd'hui ? Comment pourra-t-il se maintenir en présence de l'hostilité du Sénat, de la déshospitalité des socialistes, de l'indifférence d'une partie des radicaux et de la fureur des conservateurs ? Alors, on se demande comment tout ça finira. On se le demande avec plus d'angoisse en Belgique qu'en France, où l'on conserve, malgré tout, une sorte de confiance mystique en l'avenir du pays. On attend le miracle de la Marne.

Trop tôt

MARDI 20 JUILLET. — Notre Kaméli national a parfois des initiatives heureuses. Il a aussi parfois des initiatives malheureuses. Pourquoi, diable, a-t-il demandé au conseil

académique de l'Université de Liège s'il n'y avait pas lieu d'inviter des spécialistes allemands à y faire quelques cours ? Naturellement, le conseil académique a envoyé promener ce ministre intempestif.

Pas un savant sérieux ne songe à boycotter la science allemande. Il faut que les rapports scientifiques reprennent; ils reprennent déjà. Mais le meilleur moyen de retarder cette paix nécessaire, c'est de vouloir aller trop vite. Certaines plaies sont encore fumentes, et dans sa grande masse, l'université allemande est terriblement revancharde et pangermaniste.

Ça va mal en France

MERCREDI 21 JUILLET. — L'effervescence provoquée par le geste symbolique de M. Herriot ne se calme pas, au contraire. Les députés ne peuvent plus se montrer en public sans se faire eng... et l'*Humanité* imprime en manchette: « Devant la faillite de tous les gouvernements bourgeois, préparez le gouvernement ouvrier et paysan ». En vérité, il est grand temps que la bourgeoisie française se ressaisisse. ???

DERNIÈRE HEURE

Un accident dans un Cirque

Un accident épouvantable s'est produit dans un cirque: une acrobate, évoluant au-dessus d'une cage à lions, a perdu l'équilibre et est tombée de 16 mètres de haut au milieu des fauves. Comment cela s'est-il produit ? Crime ? Suicide ? Accident ?... L'enquête le dira. Détail bien caractéristique, bien de notre époque avide de sensations: un opérateur de cinéma qui se trouvait parmi les spectateurs, a flegmatiquement « tourné » l'accident. C'est l'opérateur du Cameo. Cet établissement projettera vraisemblablement cette « sensation » ce vendredi.

SUR LA COTE

Revels

L'an dernier, tous les restaurants de nuit, où l'on soupe très cher, à Londres, intitulaient leurs revues dansantes « Follies ». Cette année le mot à la mode est « Revels », autre traduction de « joyusetés ».

Les Revels qui, à partir du 24 juillet, ruisselleront de la scène des Ambassadeurs du Kursaal sur la piste de dancing, ont été mises en scène par Edward Dolly, frère des célèbres Sisters. Celles-ci, naturellement, ne seront pas la moindre attraction de la tintinnabulante « production ». Elles dansent fichtrement bien, ces supergirls. Classiquement, quand elles veulent: la plupart du temps avec une furia qui n'a rien de « française », bien qu'il n'y ait pas plus parisiens que ces deux charmantes, vraies ou fausses, jumelles. Mutines, ensorcelantes, plus magnifiquement enfantrouluchées que Mistinguett, les Dolly ne se déplacent qu'avec un cortège d'admirateurs, aussi élégants que milliardaires, trois sur quatre lunettés d'écaïlle. « Very American ».

Une espèce de pâle clergyman, dont la douceur égale l'urbanité, veille sur les accessoires des stars. Pas de spectacle plus curieux, presque attendrissant, que la loge des Dolly, il y a deux ans, au Kursaal: coiffures de féerie, bijoux Bluze, jupes à la libellule et cette innombrable série de petites, toutes petites, légères, toutes légères, culottes en soie.

Oh! les artistes! Un soir, les Ambassadeurs sont en révolution (dans la coulisse). Les Dolly refusent de rattraper pour la seconde fois. La Direction accourt et, le parcours, apprend qu'une émeraude de 50.000 francs vient d'être perdue par une des sœurs. Le Contrôle mène, tout entier, en mouvement.

— Désolant, Mesdemoiselles, mais notre personne honnête et à peu près tout ce qui se perd chez nous retrouve.

— Il s'agit bien de cela!

— Quoi donc, alors?

Après bien des exclamations en toutes langues, il a été dit que les chasseurs avaient apporté les corbeilles fleuries à la fin du numéro, au lieu de — effet raté — à raitre après la toute première danse. « What a shame! Trois mille francs de jetés!

Plus tard dans la nuit, les deux « beauties » se couchaient en passant chacune sept fois à la « grande table » et un nouveau collier venait enrichir l'écrin-valise de famille.

Pont du dia

C'est un cheval. Il trotte. Il a été placé aux deux dernières réunions de Breedene. Toutes les fermes de West-Flandre avaient envoyé leurs plus cossus et leurs condés délégués pour appuyer sa chance. Demi-désillus il ne fut que troisième le mardi et troisième encore mercredi, dans le Grand Prix du Kursaal de 40.000 francs. Mais les rapports étaient intéressants. Et il fallait entendre rouler les « Godferdome » et les « Pomm de bell... »

Har

Retour d'Amérique du Sud nous est revenu un Harry Pilcer forcé, rose, plus délicieux et malicieux « bête » que jamais. N'a brillé, la semaine dernière, qu'au tour du 17-20 qu'il affectionne à la roulette. Nous ne pourrions danser, joli danseur souple, à la fois vif et d'assurance nonchalante, qui ignore les grands effets mais connaît tout le monde par son charme. Le meilleur de cet Art de Paris, ce sont peut-être ses histoires. Il parle, il doute, au miroir devant lequel il se rase, le même français que vous et moi; avec les amis, autre affaire c'est un français-anglais de comédie. Aucun article, au pronom n'est jamais du même sexe que le substantif. Comme tout fils d'Albion, Harry aime les bêtes. Il a deux chiens « une » chien qui est sa passion. Sa « dernière » chien couchait sur son oreiller. Et Harry au pied du lit pour ne pas « la » déranger.

— Le petite bête, il a fait, un jour, sur le drap blanc un saucisse. Oh! d'une si beau jaune!

— Embêtant, Harry!

— Nôôô, je suis allé coucher sur la canapé.

A Blankenberg

Ça y est. Ils sont donc installés comme chez eux, à leur aise — inutile de les nommer, vous devinez suite qu'il s'agit des Boches. Il est vrai qu'on les a invités. Si on ne les reconnaissait à leurs vêtements, couleurs ultra-voyantes où le rouge vif domine, et à l'allure spéciale, les sons qu'ils émettent suffiraient à désigner clairement. On n'entend que des « Och! », « Ach! », des « Danke schön! », des « Wunderbar natürlich! ». Il faut dire que Blankenberg ne se pousse particulièrement distingué dans son zèle à attirer les Boches. On cite un hôtelier qui, modeste, a fait une publicité en Allemagne, annonçant: « Pension à vos frais ». Que diable voulez-vous que consente à ve

anger, pour vingt francs par jour, un Allemand qui a ses maris-or ? L'hôtelier à vingt francs n'a même pas le frais de sa publicité.

Le jour de la Fête Nationale française, la digue et les rasses des hôtels et des cafés refoigeaient de monde. Il y avait un air de fête partout, le soleil s'était mis de la partie et les promeneurs avaient arboré à leurs boutonnières des petits rubans aux couleurs françaises. Les ches se sont tenus placides et sur leurs gardes. Cela fut universellement reconnu et si on eut à leur faire des observations, ce n'est pas pour leur irrespect de la France ou de la Belgique, mais tout simplement parce qu'ils ont l'habitude de faire des cures de soleil en se mettant tout nus, à peu près, pendant des heures, sur le sable, et qu'ils immobilisent ainsi des cabines de bains.

Ce jour de la Fête Nationale française, le bourgmestre avait limité les *Brabançonnés* et les *Marseillaises*, parce que ces deux hymnes admirables avaient déchaîné le diable et précédé un enthousiasme, d'ailleurs louable, mais dangereux en pays de tourisme.

Dépendant, on vit paraître sur la plage, vers le soir, des gens qui réclamèrent tout simplement le *Lion de la Belgique*. Suffisamment repérés, on a constaté que chacun de ces messieurs, qui portaient, d'ailleurs, une casquette grise, venaient l'un de Nieupoort, l'autre d'Ostende, l'autre de Heyst, l'autre de Knocke, etc., etc., chacun présentant une région balnéaire. Nouveautés, rayons et flûtes, voilà bien de vos coups, et il est bien avéré sur la côte que le *Frontpartij* profite des enseignements socialistes. Il s'en suivit des bagarres et quelques arrestations. Mais voilà surtout une mise en garde faite, et bien utile. On peut prévoir que, cette année, sur la côte, ces messieurs du Lion Noir feront parler d'eux. On vit cela au dernier au Coq-sur-Mer. Des gens avertis en valent mieux.

Quant à Blankenbergh et à ses Boches, les épisodes les plus passionnants sont ceux qui, généralement, n'existent pas. Une autorité locale nous racontait s'être transmise plusieurs fois au « violon » ou à la morgue pour voir les cadavres qu'on venait d'y entasser, à en croire le bruit public. Il n'y avait pas de cadavre, mais là, pas de cadavre du tout ! N'empêche qu'il y avait de la mer dans l'air ; mais, jusqu'ici, personne n'est mort de cette fièvre, pas même l'individu qui, ayant réclamé le *Lion de Flandre*, reçut au lieu de la visite de cet animal, un magnifique coup de pied au derrière. Comme toujours, dans pareil cas, les esprits se montent et on finit par donner à une discussion ou à une simple bagarre, les proportions d'un massacre. C'est ainsi que, tous les jours, à peu près, on annonce la mort d'un Boche, assommé un coup de bouteille de champagne sur le crâne par un garçon de café qui aurait reconnu en son client un officier allemand qui l'aurait maltraité pendant la guerre ; et encore le plongeur forcé d'un ex-capitaine de l'armée allemande qu'un Belge aurait lancé, par-dessus l'estacade, dans la mer. Nous avons entendu des gens, dans un café, énumérer le nombre de Boches tués depuis huit jours et annoncer le plus sérieusement du monde l'intention de la Société des Chemins de fer Vicinaux, devant la fréquence et l'ampleur des manifestations, d'organiser des services de tramways supplémentaires le long de la côte. Que l'Allemand parle haut, tiens beaucoup de place et prenne souvent des airs arrogants et de commandement, c'est incontestable, et c'est ce qui le rend souvent antipathique. Interrogez les hôteliers et les commerçants, ils vous diront que c'est ainsi. Un brave commerçant nous racontait qu'il avait reçu la visite d'un Allemand qui s'était plaint amèrement près de lui de la façon dont on le traitait, lui et ses compatriotes, à Blankenbergh. Il ajoutait, pour justifier son étonnement :

— Je ne comprends pas votre façon d'agir, à vous,

Belges. Vous devriez, au contraire, être heureux de nous avoir. Votre franc ne vaut plus rien, votre pays est dans un état voisin de la misère et vous devriez nous remercier de vous apporter notre argent.

Et comme ce commerçant lui faisait remarquer que l'attitude des habitants vis-à-vis des Allemands était due uniquement au souvenir de l'occupation, le Boche étonné répondit :

— Eh bien ! Monsieur, en nous traitant ainsi, vous agissez contre vos intérêts. Le pars mardi prochain, et je connais bon nombre de mes compatriotes qui partent aussi. Vous avez une singulière façon d'accueillir l'étranger qui vous fait vivre. Quantité d'Allemands qui sont ici sont dégoutés et bien décidés à s'en aller.

La main dans le sac

Un assureur, entre deux verres, narre cette histoire, qu'il garantit authentique :

Un sien confrère reçoit un Monsieur. Mais, au moment où celui-ci entre dans son cabinet, il lui fait signe de la main : « Excusez-moi, un moment de patience, que j'aie fini de téléphoner. »

— Allo ? Mais oui, Monsieur le Baron, c'est la meilleure formule. Nous ne faisons plus d'autre genre d'assurance-vie. Pardon ? Cinq cent mille ? Non, c'est notre dernier carat. Certainement, Monsieur le Baron, je viendrai moi-même : A 10 heures ? Entendu. Vous n'aurez plus qu'à signer la police. A bientôt, Monsieur le Baron. A demain.

On reprend le cornet.

— Bonjour, Monsieur. Que désirez-vous ?

Et le visiteur :

— Moi ? Bien. Je viens pour réparer le téléphone.

Question de point de vue : il paraît que la « sentimental » Allemagne ne comprend plus rien au sentiment.

Business are business.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Petite correspondance

De Biskra. — Le sultan officiel du Maroc s'appelle Moulay-Youssef. Si, comme vous le dites si spirituellement, il se nommait Moulay-Frid, il est évident qu'à Bruxelles, ce serait « un complet ».

J. Smits. — Si vous croyez que le Labour-Party est une association de travailleurs, nous prédisons le plus grand succès à votre étude sur la situation agricole en Angleterre.

Fernand Fr. — Avant de vous munir d'un permis de pêche et d'en faire les frais, assurez-vous d'abord de l'existence de poissons dans le canal ou la rivière où vous avez l'intention d'aller tremper le fil. Il vous suffira ensuite de connaître les heures (des farceurs disent les jours) où le poisson daigne mordre, et après quelques insuccès, vous finirez bien par être titulaire d'une friture d'ablettes ou de goujons.

Prince Igor. — L'histoire du juif, du Chinois, du requin et de la caisse d'oranges faisait la joie du paradis terrestre. La mère Eve la racontait au père Adam pour le distraire. Merci tout de même.

B. S. — Nous ignorons le libellé des brevets qu'il a pris ; tout ce que nous savons, c'est qu'il y en a un qui concerne l'invention d'une meule à aiguiser l'appétit...

L'ami du singe du Grand Gard, Mons. — Pour apprendre à bien parler le montois, répétez la phrase que voici une douzaine de fois d'affilée quand votre pendule sonnera la demie : « Si tu vois en qui qu'aboitroit, qu'auroit soif, l'arros d'l'iau, c'que tu li batois à boire ? »

M. DUBOIS, professeur de mathématiques et l'amiral BARASFORD

On a reparlé dans la presse, de l'aventure arrivée, en novembre 1915, à M. Dubois, professeur de mathématiques à Louvain. La version qu'on en a donnée diffère assez bien de celle que nous en avons rapporté autrefois. Nous ne prétendons pas que la nôtre est la bonne, mais nous ne disons pas non plus qu'elle est la mauvaise. Voici l'histoire, telle que nous la connaissons :

M. Dubois, professeur de mathématiques retraité, habitait Louvain et y vivait tranquille et honoré, avec sa mère, son beau-père et ses deux filles, lorsqu'eut lieu le sac de la ville par les troupes allemandes. Sa maison fut brûlée jusqu'aux souterrains; il ne sauva les siens et lui-même de la mort qu'après des péripéties dramatiques et par un miracle dont il s'étonne encore à la réflexion.

Il se retira à Bruxelles, loua un modeste appartement de trois chambres où il se logea avec toute sa famille: tout ce petit monde vécut d'une vie effacée et muette sur la pension du professeur, encore sous l'impression des journées terribles.

Un matin, qu'il finissait de s'habiller, M. Dubois fut prévenu par l'une de ses filles, toute tremblante, que deux officiers allemands demandaient à le voir immédiatement. Il s'habilla rapidement, sans perdre la tête, résigné et courageux. Il trouva les deux officiers dans la salle à manger. Leur attitude marquait une grande politesse, presque de l'obséquiosité.

— Monsieur, lui dit l'un d'eux en bon français, après l'avoir longuement dévisagé, vous êtes bien la personne qui se fait appeler M. Dubois ?

— Je suis, en effet, M. Dubois, professeur de mathématiques, répondit-il.

— Permettez-nous de n'en rien croire et de vous donner le conseil de ne pas cacher plus longtemps une identité qui nous est parfaitement connue.

M. Dubois ouvrit des yeux étonnés et répondit :

— C'est vous qui faites erreur, Messieurs; je vous affirme que je suis bien M. Dubois, professeur de mathématiques.

L'officier effila sa moustache en souriant :

— Comme vous voudrez. Nous ne nous attardeons pas là-dessus maintenant. Veuillez vous munir d'une valise avec du linge pour quelques jours et nous suivre: une automobile nous attend en bas; si vous désirez faire quelques recommandations à votre famille et la rassurer sur nos intentions qui sont, faut-il vous le dire, excellentes, vous pouvez disposer pour cela de quelques minutes.

M. Dubois s'inclina et sortit de la chambre.

Les officiers, prêtant l'oreille, entendirent de l'autre côté de la porte des exclamations étouffées, puis encore des sanglots mal contenus et des bruits de baisers.

Cinq minutes après, M. Dubois, une valise à la main, reparaisait :

— Je suis prêt, Messieurs.

Les officiers s'effacèrent pour le laisser passer; cette déférence l'enhardit et il demanda :

— Ne pourriez-vous pas me dire pour quelle raison vous m'emmenez ?...

— Vous le savez bien, sourit le même officier; pour l'ignorer, il faudrait que vous ayez oublié qui vous êtes.

— Je suis M. Dubois, professeur de mathématiques.

— Qui c'est entendu... Descendez, le vous prie,

La luxueuse auto ne mit pas cinq minutes à conduire les trois hommes devant l'hôtel Astoria.

Le portier se précipita, un groom ouvrit la porte, la valise, et M. Dubois se trouva bientôt dans l'une des chambres les plus luxueuses de l'hôtel.

— Vous êtes cher vous ! dit l'officier; excusez-nous nous mettons un soldat de planton devant votre porte, c'est la guerre, n'est-ce pas ?...

M. Dubois acquiesça; évidemment, c'était la guerre tout le monde le savait.

— Veuillez vous asseoir, dit l'officier.

Et, en anglais, il tint un petit discours à M. Dubois sur un ton persuasif et aimable, ponctué de gestes, de regards et de sourires. Quand il eut fini, M. Dubois lui dit :

— Je crois que vous venez de parler en anglais, je connais pas cette langue; je suis professeur de mathématiques.

L'officier reprit en français :

— Puisque vous ne voulez pas nous répondre, venez bien passer dans la pièce voisine; vous y trouverez un barbier auquel vous pouvez vous livrer sans crainte.

M. Dubois commençait à ne plus s'étonner de rien, poussa la porte; ce barbier, muet, l'invita d'un signe à prendre place dans un fauteuil devant la glace, lui passa une serviette au cou et — crriiss, crriiss — en deux coups de ciseaux lui abâtît les moustaches que M. Dubois avait longues et épaisses.

M. Dubois voulut s'écrier; il était trop tard, les moustaches avaient roulé sur la serviette jusqu'à ses pieds.

— Je vous en prie, permettez...

Le barbier était muet ou avait mission de le paraître; il se borna à s'exécuter en s'inclinant et, quand l'ami M. Dubois fut un peu calmé, d'un nouveau coup de rasoir — criss ! — il lui enleva la plus grande partie de sa barbe. Après quoi, il ragna, travailla à la tondeuse, gusa son rasoir, savonna M. Dubois d'une main et le fit en quelques minutes aussi glabre qu'une feuille de quinze ans.

— Un des officiers ouvrit la porte :

— C'est fini ? demanda-t-il.

Le barbier fit un signe affirmatif et M. Dubois dans l'autre chambre.

L'officier regarda M. Dubois avec un air de satisfaction ou perçait même un modeste triomphe, lui tendit le monocle et prononça de nouveaux mots en anglais, un geste d'invitation. M. Dubois le contemplait ébahi.

Alors, l'officier, en français :

— Veuillez bien mettre ce monocle, je vous prie.

— Je veux bien essayer, mais je n'ai jamais mis de monocle...

— Que vous dites, fit l'officier. Allons, faites un essai, vous verrez que ça ira...

M. Dubois fit un effort; il agrandit son arcade sourcil, ébaucha la grimace de ceux à qui on pince le nez et douloûreusement le mollet, le monocle glissa et tomba.

— Comme vous voudrez, dit froidement l'officier, n'est pas indispensable.

Puis, les yeux dans les yeux de M. Dubois :

— Amiral, ne continuez pas cette comédie; vous nous avez pour vous, vous le voyez, tous les égards méritent votre rang et votre malheur (ici, M. Dubois passa, malgré lui, sa doume sur son menton et ses d

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE
DE VENOGÉ

de VENOGÉ & C^o
EPERNAY
MAISON FONDÉE EN 1837

vous fûtes) ; nous respectons, dans l'armée allemande, l'ennemi désarmé ; ainsi donc, comprenez qu'il est inutile de leindre plus longtemps.

attendit quelques secondes, puis :

Nous savons que vous êtes l'amiral Barasford !

Moi ?

Vous !

Je suis M. Dubois, professeur de mathématiques. L'obstination, dit l'officier avec un sourire qui s'inclinait un peu, est une vertu anglaise.

Il attendit de nouveau quelques instants.

Je suis M. Dubois, professeur de mathématiques, n'est-ce pas ?

Officier changea de ton.

Je n'insiste plus, dit-il. Nous avons ce soir un dîner à l'hôtel. La table sera présidée par Son Excellence le duc de Schwemstein, alliée à la famille royale. Son Excellence m'a prié de vous dire qu'elle serait heureuse si vous vouliez bien assister à ce repas ; la place qui vous réservera sera à la droite de Son Excellence.

Dubois, écaré, secouait la tête avec une douce obstination.

Que dois-je répondre à Son Excellence ?

Que je suis M. Dubois, professeur de mathématiques. lui direz encore... mon Dieu... je ne sais pas, moi... lui direz que je suis très reconnaissant... que je suis très... mais que, véritablement...

Son Excellence en sera chagrinée, amiral. Je n'ai qu'un mot à ajouter : vous êtes ici chez vous ; le personnel de l'hôtel est à votre disposition et, sauf vous rendre la liberté, il n'est rien ici que nous ne nous efforcions de vous accorder sur un simple désir...

Il se mit en position, avec son compagnon, tous deux les talons joints, poitrine à poitrine :

Nous pouvons disposer, amiral ?

Je vous assure, Messieurs... je suis confus... mais vous trompez... je suis M. Dubois, professeur de mathématiques.

Les deux officiers n'entendaient plus. Ils firent le salut militaire : « Amiral ! » — puis, ils pivotèrent sur leurs talons et sortirent du même pas. M. Dubois entendit le bruit du fusil de la sentinelle qui tombait avec bruit sur le parquet de l'antichambre, devant la porte.

Dubois demeura deux jours et deux nuits dans sa chambre luxueuse, sans voir personne, sans des domestiques qui se multiplièrent pour donner le plus de confort possible à sa captivité. On lui avait demandé le plaisir de faire son menu ; il avait répondu modestement : « Ce que vous voudrez ! », et on lui avait servi ce qu'il y avait de meilleur à manger et à boire. Un maître d'hôtel présidait aux soins de sa table ; à sa première réclamation, il appela le prisonnier amiral, d'un ton de confiance et de respect. Et lorsque M. Dubois, avec un air d'effroi de conviction, révoqua : « Je suis M. Dubois, professeur de mathématiques », le maître d'hôtel n'inclinait plus ; il garda un air supérieur et fermé, un air d'indifférence, la figure grave et digne d'un maître d'hôtel qui sait se conduire et par les soins duquel ont passé des puissances de la terre qui, pour des raisons les plus diverses, tiennent à garder l'incognito.

Le troisième jour, au matin, comme M. Dubois venait de se lever et contemplait en point d'interrogation doucement courbé, le monocle qui traînait sur sa table de

nuite, les deux officiers reparurent, en grande tenue, et s'inclinèrent de sa santé.

— Amiral, dit ensuite celui qui parlait correctement le français, vous voudrez bien, d'après les ordres que nous avons reçus du commandant des forces navales allemandes en Belgique, nous accompagner à Zeebrugge.

M. Dubois en était arrivé à ce point d'éberlèvement qu'il n'eût pas bronché si on lui avait proposé une partie de piquet avec Sa Sainteté. Il dit cependant, plutôt pour la forme :

— M. le commandant des forces navales allemandes en Belgique me fait beaucoup d'honneur ; je crois, cependant, qu'il se plaindra du temps que je lui aurai fait perdre, quand il saura que je suis M. Dubois, professeur de mathématiques.

Les deux officiers, désarmés par tant d'obstination, rièrent de bon cœur.

— Amiral, dans un quart d'heure nous viendrons vous prendre.

Un quart d'heure après, l'auto emmenait les trois hommes à la gare du Nord où, parmi les salutations et les présentations, M. Dubois prenait place dans un wagon-salon.

Le train s'arrêta à Bruges ; M. Dubois et ses deux gardes du corps remonterent remonterent dans un nouvel auto qui fila le long du canal maritime à la troisième vitesse.

— Vous savez, amiral, les usages de la guerre, avait dit l'officier dès que M. Dubois eut pris place dans la voiture ; j'esuis obligé de vous prier de vous laisser bander les yeux.

— Faites, faites... dit M. Dubois.

L'auto s'arrêta ; on marcha et, quand le bandeau lui fut retiré, M. Dubois se trouva dans une grande pièce où plusieurs officiers âgés entouraient une table couverte de cartes, de plans et de photographies.

L'un de ces officiers s'avança, la main tendue, au devant de l'arrivant :

— Amiral, lui dit-il, permettez-moi de vous offrir la poignée de mains que l'on donne aux ennemis que l'on estime...

M. Dubois tendit la main et souffla :

— Je suis M. Dubois, professeur de mathématiques...

— Messieurs, dit à ses collègues sans sembler avoir entendu, l'officier qui venait de parler, je vous présente l'amiral Barasford que les hasards de la guerre ont fait notre prisonnier.

Et il nomma à M. Dubois, l'un après l'autre, les officiers présents, qui s'inclinèrent avec un bruit de sabre et de voix remuées.

M. Dubois, intimidé pour de bon, crut devoir dire d'une voix machinale :

— Je suis très honoré, Messieurs... je suis M. Dubois, professeur...

— Vous êtes si peu M. Dubois, professeur de mathématiques, interrompit avec une grande politesse l'un des officiers, que vous portez au pouce droit la trace d'une blessure que vous avez reçue à votre bord, il y a six ans, lors de l'éclatement d'un canon.

Et il montra le pouce de M. Dubois auquel il manquait la phalange supérieure.

— Pardon ! dit M. Dubois. ceci est la suite d'un accident de voiture dont j'ai été victime, il y a une dizaine

d'années; ma main fut lancée dans la glace de la portière et les débris...

— N'insistez pas ! n'insistez pas ! amiral, dit d'une voix amicale l'officier supérieur.

Or, à ce moment, il y eut, profanant la respectabilité et la solennité du lieu, un jurément retentissant, lancé par un officier qui tenait en mains la photographie de l'amiral Barasford :

— Qu'est-ce qui vous permet ?... dit d'une voix tranchante et les sourcils terriblement froncés, le commandant supérieur des forces navales...

— Mais, voyez... voyez... c'est le pouce gauche de l'amiral qui est mutilé, tandis que chez ce monsieur, c'est le pouce droit !

La photographie passa de main en main dans un grand et lourd silence; les deux officiers qui avaient amené M. Dubois sentirent parfaitement souffler sur leur nuque un vent de catastrophe.

Le commandant supérieur se croisa les bras et toisa M. Dubois.

— Alors, vous n'êtes pas l'amiral Barasford ?

— Je suis M. Dubois, professeur de mathématiques, dit-il, avec un regard vers la porte.

— Mais qu'est-ce que vous f... ici ? cria le commandant supérieur.

Ei, le bras tendu, l'index pointé vers la sortie, avec le geste de l'ange chassant Adam et Eve du paradis terrestre : — « Herais ! » huria-t-il.

M. Dubois s'en fut sans saluer personne, d'un pas rapide, avec les deux officiers qui filaient comme des zèbres.

On remonta dans l'auto; à Bruges, où on reprit le train, M. Dubois fut invité sans amabilité à monter dans un wagon de seconde classe, et les officiers, les dents serrées, lui donnèrent de temps à autre des coups de pied dans les jambes, si petit qu'il se fit dans son coin : ils avaient espéré la croix de fer.

...Ce fut à l'arrivée à la gare du Nord, à Bruxelles, qu'ils prononcèrent les seuls mots qui furent dits pendant le trajet :

— F... le camp !

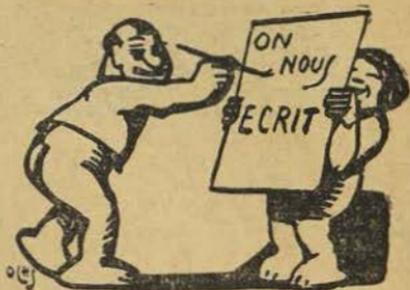
M. Dubois décala, abruti de confusion, ne voyant plus très clair en lui ni autour de lui, heureux seulement d'être libre et de courir.

Il monta l'escalier qui conduisait à sa chambre, ouvrit la porte et se trouva vis-à-vis de sa famille qui contempla avec ahurissement cet homme rasé de près, le teint animé par la course, les yeux un peu fous.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? put enfin dire le beau-père.

Alors, M. Dubois mit le monocle, toisa sa parenté et, prodigieux, déclara :

— Je suis l'amiral Barasford.



Souvenirs gantois

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Vos lecteurs gantois, ceux de ma génération, ont éprouvé quelque satisfaction à voir rappeler dans le dernier numéro du « Pourquoi Pas ? » d'anciens souvenirs qu'évoquent les noms glorieux du comte Oswald de Kerchove de Denterghem et de son père le comte Charles De Kerchove qui fut pendant de longues années bourgmestre de la ville de Gand et qui jouissait d'une solide popularité.

On vivait alors sous le régime censitaire et la bourgeoisie gantoise, très libérale, avait quelque peine à contrebalancer aux élections l'influence des campagnes catholiques; mais chaque fois qu'il y avait une élection partielle, pour laquelle on parvenait pas à amener au scrutin les contingents ruraux, on n'avait alors ni le vote obligatoire ni le vote à la commune — les libéraux gantois envoyaient leur bourgmestre siéger à la Chambre, jusqu'à la prochaine élection générale.

Quant au comte Oswald, lorsqu'il fut à son tour élu député, sa forte et massive carrure provoqua un jour un incident qui fit scandale. Car on avait encore en ce temps-là le culte de la correction parlementaire.

Néanmoins, il y avait eu quelques incidents tumultueux qui avaient fait comparer la Chambre à une ménagerie; « I trouve même un éléphant », lança irrespectueusement un député de droite en designant le comte de Kerchove. Celui d'humeur débonnaire, ne s'en formalisa d'ailleurs pas, moins du monde.

H.

Où est-ce ?

M. Albert Devèze écrit dans le « Soir » (14 juillet) :

« ...Le Taciturne voulait qu'il ne fût pas nécessaire d'arrêter pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Si M. Devèze voulait bien nous citer le texte de Guillou d'Orange, ou tout au moins le témoignage d'un contemporain du Taciturne lui attribuant la phrase, il ferait un véritable plaisir à beaucoup de ses lecteurs. Car cette phrase, c'est encore que le « véritable amour » auquel fait allusion Rochefoucauld : tout le monde en parle et personne ne l'a.

A vous.

A. Boghaert-Vach.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.

Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —



Du Pays Wallon (12 juillet) :

Mon seizième enfant vient au monde aujourd'hui, un peu le jour de ma fête... puisque c'est la solennité de saint Pierre. Je l'ai vu sortir de cinq puissantes machines ; et les ouvriers recevaient, avec un sourire, en leurs mains expertes, et y a là une sensation que peu connaissent. Etc., etc.

Heureusement que, plus loin, on nous apprend qu'il s'agit... d'un livre qui sort de presse...

???

PA. - LA SAISON AU CASINO

Les fêtes, dans les somptueux salons du Casino, contiennent de faire des salles combles. Il en est de même aux présentations théâtrales.

Le tir aux pigeons, inauguré le 12 juillet, continue avec les tirants habitués jusqu'au 1er août. Il est doté de 0.000 francs de prix.

Parmi les principales attractions organisées par le Casino, nous remarquons les courses de chevaux pour gentlemen et military, le 25 juillet. Pour les cinq jours de courses, les 2, 3, 4, 5 et 6 septembre, les prix s'élevaient à 200.000 francs.

???

De la Flandre libérale, sous le titre: « Suzanne, vous m'avez » (15 juillet) :

Mlle Suzanne Lenglen aurait décidé d'accepter de faire du tennis aux Etats-Unis en octobre prochain... (Elle) « touche cent mille dollars, soit, au cours actuel du change, 0.000 francs. »

Le dollar à 2 fr. 70 !... Et de mauvaises langues osent soutenir que notre franc baisse !

???

De la Nation belge, 11 juillet :

A FRIBOURG. — L'avion Paris-Berlin pris dans le brouillard. — L'avion Paris-Berlin a été forcé d'atterrir à cause du brouillard, etc.

Depuis quand l'avion Paris-Berlin passe-t-il par Fribourg ?

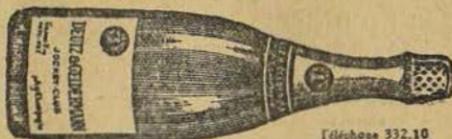
???

Du Peuple (8 juillet 1926) :

Attendu, dit le jugement, que c'est à tort que le demandeur invoque une prétendue rupture de mariage ; qu'il est au contraire évident qu'un mariage a été valablement célébré, puis qu'il a été dissous par un mariage devenu définitif. C'est clair !...

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN

LALLIER & Co successeurs Ay, MARNE
GOLD LACK - JOCKEY CLUB



Téléphone 332.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.

KUB

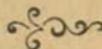


LA BONNE CUISINE
POUR TOUS

Demandez ses Recettes
115, rue Joseph II à Bruxelles.

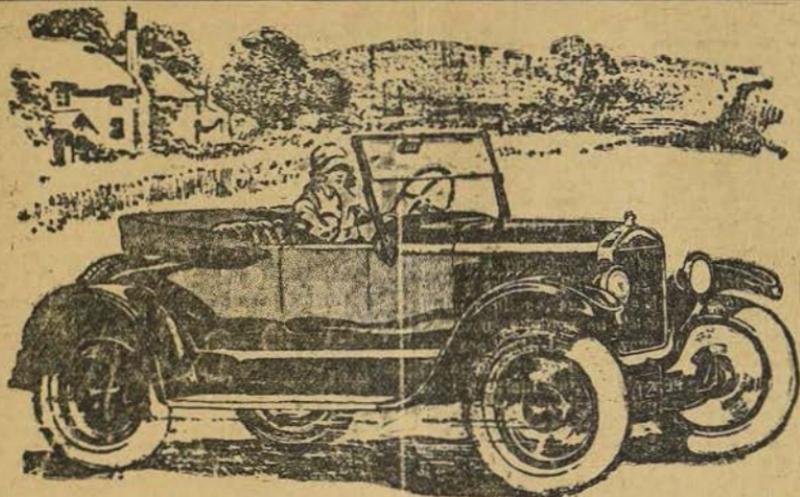
APPAREILS PHOTOS

Occasions de marque ICA, GOERZ, KODAK, etc.
Liste par retour — Vente avec garantie



J. J. BENNE

25, PASSAGE DU NORD
Tel. 273.88



Pour le Plaisir, Pour le Travail

AU point de vue ligne, la Ford deux places est parmi les derniers modèles, un des mieux réussis; c'est une vraie voiture sport dont le succès en Belgique augmente sans cesse. C'est la voiture de l'amateur de bon goût, mais c'est celle aussi du voyageur et du représentant qui chercheraient en vain un instrument mieux adapté à leurs besoins. Un vaste coffre à l'arrière permet le transport d'échantillons volumineux; quant au confort il est parfait et permet de longues randonnées sans fatigue.

Allez voir le "sport" Ford chez le plus proche distributeur Ford.

La ligne surbaissée et fuyante des dernières créations Ford rivalise aujourd'hui avec celle des voitures les plus modernes.

Carrosseries tout acier, choix de couleurs: bleu cobalt, gris-taupe, rouge carmin, vert tartan; grand confort, réservoir à essence se remplissant du dehors; éclairage et démarrage électriques; 5 pneus ballon.

N'oubliez pas que vous pouvez immédiatement obtenir tout véhicule Ford par l'intermédiaire du "Crédit Ford", aux meilleures conditions — demandez-les au Distributeur Officiel Ford le plus proche.

Ford

Ford Motor Company of Belgium S. A.
Hoboken les-Anvers.



TORPÉDO 2 places

La voiture idéale
pour le
Sportsman.



Demandez
à votre
Distributeur Ford
le plus proche,
les conditions
du
"Crédit Ford".



aucune de ces régions dans le nom desquelles se confondent des considérations agricoles, industrielles, de charbonnages, de houilles, et que sais-je encore... Mon contempteur serait-il de Mons ou... du Borinage.

50 Quant aux industries sidérurgiques, M. « Tram » va fort en dans « haute fantaisie ». Je lui rétorque « mauvaise foi évidente ». Je ne réitérerai pas que mon livre fut imprimé dans le quatrième trimestre de 1923 et qu'il m'était logiquement impossible de citer des chiffres se rapportant à 1924 ou 1925 (les professeurs intelligents complètent par eux-mêmes pour mettre à jour n'importe quel classique). Mais, il saute aux yeux que mon contempteur n'a pas voulu réfléchir, concernant les hauts fourneaux, alors que sa remarque est en ma faveur. Je ne possède évidemment plus mon manuscrit, devenu inutile après la publication. Je ne saurais dire quelle coquille typographique a persisté (il y a d'autres erreurs dans mon livre et je les connais); toutefois, le seul fait de la rectification de 2 millions de tonnes au lieu de 1 1/2 million devrait faire conclure à mon contradicteur, s'il n'avait pas été animé d'intentions qu'il explique son anonymat, que je ne pouvais avoir écrit « 19 hauts-fourneaux »; car il faudrait que 52 (qu'il cite) — 19 = 33 hauts-fourneaux n'eussent produit que 500,000 tonnes, ce qui est invraisemblable; d'autre part, mon contradicteur a omis ostensiblement de dire, ce que je sais comme lui, que les annuaires statistiques pour 1913-1914 disent qu'il y avait 19 établissements avec 54 (en 1913), et 52 (1914) hauts-fourneaux à feu. C'est-à-dire qu'une coquille a porté sur le nombre ou sur le mot, et mon pamphlétaire le savait.

Dans toute cette affaire, il est profondément regrettable que le public lecteur de « Pourquoi Pas » n'ait pas sous les yeux l'entière de mon livre, avec ses fautes, ses erreurs et ses coquilles, pour y trouver (à moins que je ne me trompe vraiment) ce qu'il renferme de bien et de nouveau, en dépit de ce qu'affirment mes détracteurs et à côté des détails secondaires qu'il y aura à refaire comme dans tout œuvre humaine. Ce public comprendrait ainsi que, pour ma part, j'aime mieux commettre des erreurs réparables que me charger d'une... mufferie. J'en ai dit assez pour les gens intelligents. Je ne répondrai plus dorénavant à personne; j'ai autre chose à faire que de disputer.

Alb. JACQUEMIN.

Professeur à l'École normale provinciale de Morlanwelz.

Evidemment, M. Jacquemin, il est regrettable, surtout pour votre éditeur, que tous nos lecteurs n'aient pas sous les yeux l'« entière » de votre livre; mais nous ne pouvons pas pousser la considération que nous avons pour vous jusqu'à leur faire présent de ce livre. Nous n'avons pas l'habitude de chicaner nos contradicteurs sur leur droit de réponse, mais maintenant, en voilà assez. Tout le monde peut se tromper et se fâcher, mais il ne faut pas exagérer...

Société Commerciale et Minière du Congo

Siège social: 18-20, place de Louvain, Bruxelles

Emission de 141,333 1/3 parts sociales

sans mention de valeur nominale, créées jouissance 1er janvier 1926, réservées exclusivement aux anciens actionnaires et ce conformément à la décision prise en assemblée générale extraordinaire du 25 juin 1926, décidant de porter le capital social de 20,000,000 de francs à 40,000,000 de francs.

La notice relative à cette émission, notice publiée conformément aux prescriptions de l'article 36 des lois coordonnées sur les sociétés commerciales du 25 mai 1913, a été insérée aux annexes du « Moniteur Belge » du 5, 6 juillet 1926, sous le n. 8449.

Droit de souscription par préférence:

Les porteurs d'actions de capital de cent francs chacune et d'actions de dividende sans désignation de valeur nominale de la Société Commerciale et Minière du Congo pourront souscrire:

a) Irréductiblement: UNE part sociale nouvelle par TROIS actions de capital anciennes;

TROIS parts sociales nouvelles par DEUX actions de dividende anciennes;

b) Réductiblement: Les parts sociales nouvelles lais-

sées disponibles après l'exercice du droit de souscription par préférence.

Les souscriptions à titre réductible seront soumises s'il y a lieu, à une répartition qui sera unique et qui s'opérera au prorata du nombre de titres anciens déposés à l'appui de la souscription à titre irréductible, à concurrence des demandes, sans dévirement de fraction. Pour cette répartition, chaque bulletin de souscription sera considéré comme se rapportant à une souscription distincte et sera traité séparément.

Les souscripteurs s'engagent à accepter la répartition telle qu'elle sera arrêtée.

Le prix de souscription est fixé à 160 fr. par titre payable:

a) Pour les titres souscrits irréductiblement: 160 francs par part sociale souscrite;

b) Pour les titres souscrits réductiblement: 35 francs par part sociale, au moment du dépôt à la souscription, 125 francs par part sociale à la répartition.

Le remboursement des sommes versées pour parts sociales souscrites à titre réductible, qui n'auraient pu être attribuées, se fera lors de la répartition, sans que les souscripteurs soient fondés à réclamer des intérêts sur ces versements.

La souscription sera ouverte du 22 au 31 Juillet 1926

(aux heures d'ouverture des guichets)

A BRUXELLES:

Chez MM. Nagelmackers Fils & Cie, 12, place Louvain;

A la Banque Josse Allard, 6-s., rue Guimard;

Au Crédit Anversois, 30, avenue des Arts.

A ANVERS:

Au Crédit Anversois, 42, Courte rue de l'Hôpital.

A LIEGE:

Chez MM. Nagelmackers Fils & Cie, 32, rue des Dominicains;

Au Crédit Anversois, 6, boulevard d'Avroy; ainsi que dans les succursales et agences du Crédit Anversois.

Les actionnaires qui n'auront pas fait usage de leur droit de souscription par préférence pour le 31 juillet 1926 ne pourront plus s'en prévaloir après cette date.

Les actionnaires en retard de paiement seront passibles d'intérêts calculés au taux de 9 p.c. l'an.

Les actionnaires devront, pour exercer leur droit de souscription, déposer leurs actions anciennes et faire figurer les numéros sur le bulletin de souscription qui, en vertu de la loi, devra être établi en double exemplaire.

L'admission des parts sociales nouvelles à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

Chemin de fer de Paris à Orléans

AU PAYS DE GEORGE SAND

CIRCUIT EN AUTO-CAR dans la

VALLÉE DE LA CREUSE

Les Lundi, Jeudi, Samedi et Dimanche

du 14 Juillet au 30 Septembre 1926

au départ de la Gare d'Argenton-sur-Creuse

Le Moulin-Neuf — Badecon — Le Pin, Gargilesse (déjeuner) — Cuzon — La Roche — Saint-Jallet — Crozant (visite de ruines) — Pont-Charrand — Eguzon-Ville — Visite au barrage d'Eguzon — Baraize — La Prune-au-Pot — Ceaulmont.

Départ à 10 h. 15 — Retour vers 18 h. 30.

Prix du transport: 25 francs par place.

Location moyennant 1 franc par place aux Bureaux de la Société Générale des Transports Départementaux à Argenton-sur-Creuse ou à la gare d'Argenton-sur-Creuse.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Commun des Chemins de fer Français, 25, boulevard Adolphe Maës à Bruxelles.

nion Minière du Haut-Katanga

Le conseil d'administration:

MM. Jean Jadot, président; Robert Williams, vice-président; Emile Franconi, administrateur-délégué; Edgar Senne, administrateur-directeur; Henri Buttgenbach, Félixien Hélier, Jules Cornet, Sheffield Neave, the marquess of monde, Charles Frederick Rowsell, Firmin Van Brée, général sir F. R. Wingate, Bart., administrateurs.

Collège des commissaires:

MM. Max-Léo Gérard, Louis-H. Weatherley, F. C. A. Siège social: Elisabethville (Katanga — Congo belge). Siège administratif: 3, rue de la Chancellerie, Bruxelles.

RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte des opérations sociales pendant l'exercice 1925.

Le cours du cuivre standard s'est encore affaibli durant l'année écoulée: il a passé graduellement de 56 livres sterling 59 1/2 au fin d'exercice, la moyenne annuelle étant d'environ 62 livres sterling.

Ces cours défavorables peuvent être attribués à deux principaux facteurs: la situation économique mondiale troublée et les méthodes de vente défectueuses du métal. En vue d'améliorer les conditions de vente en Europe, notre société a participé récemment à la création d'un organisme groupant environ 90 p. c. de la production de cuivre du monde et dont le but sera de faciliter les transactions directes entre le producteur et le consommateur.

En ce qui concerne l'étain, les cours du métal ont accusé, au contraire, une amélioration marquée.

Notre département radium a continué à donner des résultats satisfaisants.

Malgré les cours dépréciés du cuivre, les bénéfices réalisés durant l'exercice nous permettent de vous proposer la distribution d'un dividende important.

Au cours de l'année 1925, S. A. R. le prince Léopold a effectué un voyage d'études au Congo; cette initiative a été très hautement appréciée dans le monde colonial. Durant un séjour d'un mois au Katanga, Il a daigné visiter en détail toutes nos exploitations; les appréciations élogieuses qu'Il a bien voulu émettre à l'occasion de cette visite ont été un grand encouragement pour notre personnel et pour tous ceux qui, depuis de nombreuses années, se dévouent à la prospérité de notre société. En souvenir de son passage à la mine de Kipushi, nous avons décidé d'appeler dorénavant ce siège «Mine Prince Léopold».

COMPTE DE PROFITS ET PERTES

Les bénéfices bruts, à fin 1925, s'élèvent à fr. 146,890,218.13 et le report de l'exercice 1924 à 769,528.99

Soit ensemble fr. 147,759,747.12

A déduire:

Intérêts sur obligations et actions privilégiées 9,700,000.—
Intérêts divers et commissions,.... 1,699,877.79

Amortissements:

de frais d'émission 68,854.42

sur prorog. des conc. 2,000,000.—

sur premier établ.

(10 p. c. sur le

solde au 31 décembre 1924) 14,400,246.12

..... 16,469,100.54

27,868,978.33

Reste: bénéfice à répartir fr. 119,890,768.79

Après les divers prélèvements statutaires et un report à nouveau de fr. 18,006,974.45, comprenant certaines provisions, notamment une provision pour taxes fiscales, le solde disponible permet de répartir un dividende, net d'impôts, de 175 fr. par action de capital ou de dividende.

Le coupon n. 4 des actions privilégiées sera payé par 30 fr. net d'impôts.

KURSAAL D'OSTENDE

Tous les Orchestres américains que le dollar et la livre s'arrachent

ALLAN WHITE COLLEGIANS

FLORIDA BAND

LES COMMANDEURS

et les 32 virtuoses de

PAUL WHITEMAN

LE VÊTEMENT CUIR IDÉAL

spécialement recommandé pour l'Automobile

Le plus pratique,
Le plus rationnel.
Très solide
Extra souple.
Résistant à la pluie.
Lavable à l'eau.
Garanti bon teint.
Ne pèle pas à
l'usage.
Chrome pur.
Tanné par un
procédé spécial
et exclusif.



The most efficient.
Exceptionally light.
Splendid wear.
Delightfully soft.
Rainproof.
Can be washed.
Fast dyed.
Will not peel off.
Pure chrome.
Tanned by an
exclusive process.

Manteau Cuir "MORSKIN,, Breveté

The
Destroyer's Raincoat
C^o Ltd

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Ixelles — *Exportation* : 229, avenue Louise

ANVERS

GAND

CHARLEROI

OSTENDE

89, place de Meir

29, rue des Champs

25, rue du Collège

13, rue des Champs

PARIS

BLANKENBEGHE

LA PANNE

LONDRES

109, Digue de Mer

25, boulevard de Dunkerque